

« L'art à l'épreuve de la pensée écologique »

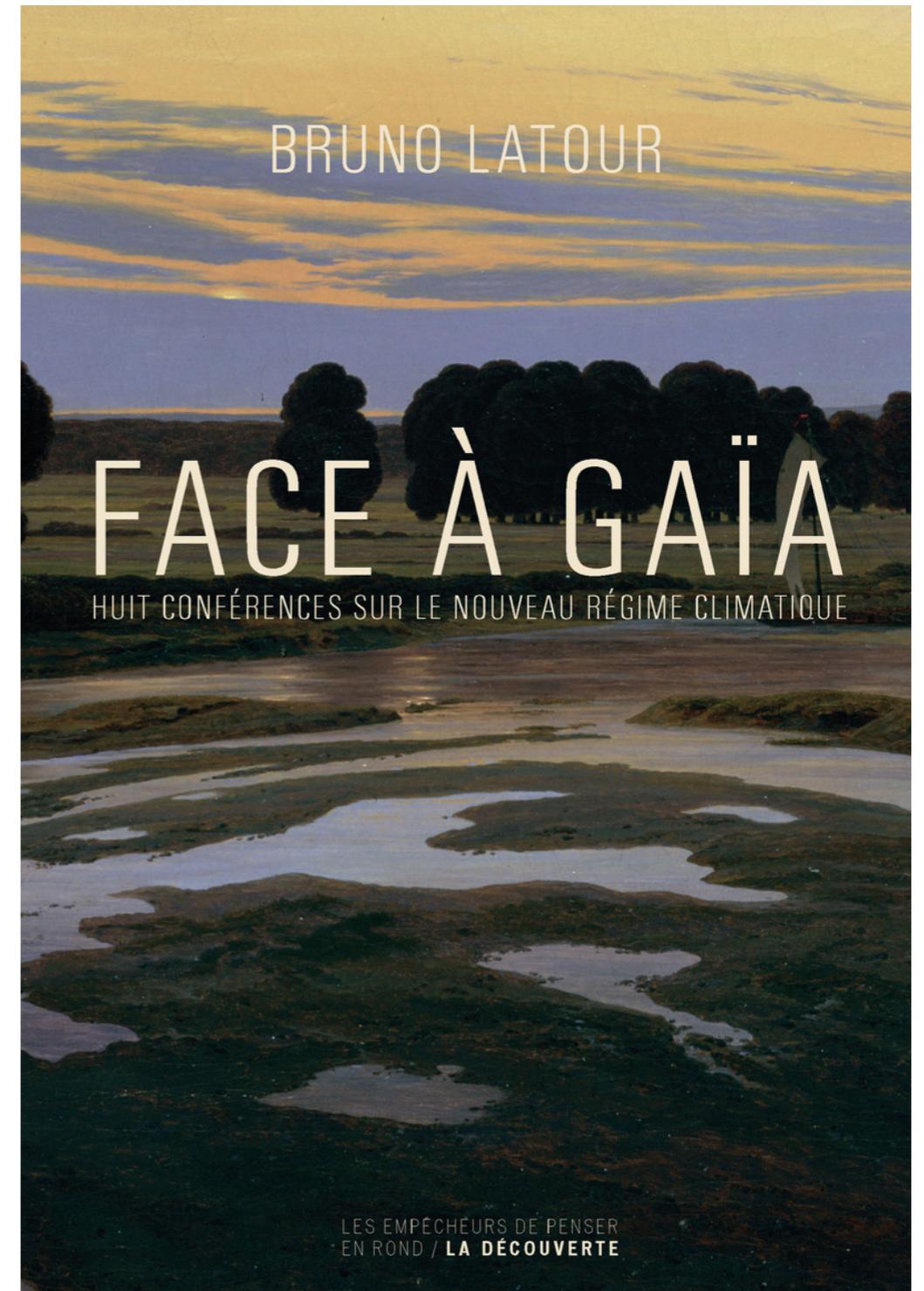
L3 Théorie de l'art

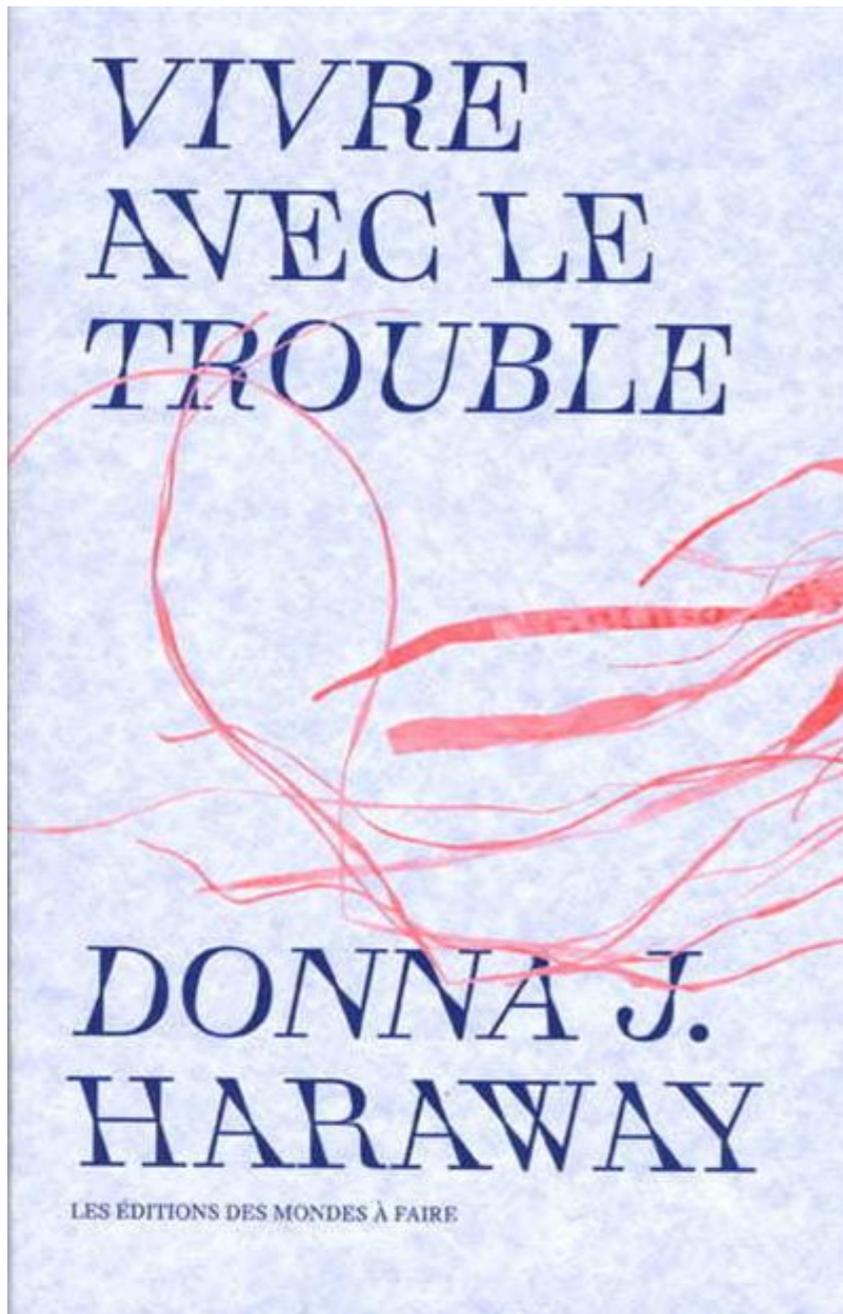
Cours sur l'année 2024-2025

Cours associé au SAÉ

Léa Bismuth

[lea.bismuth@u-picardie.fr](mailto:lea.bismuth@u-picardie.fr)





## **Déroulé des séances : 2ème semestre JANVIER À AVRIL 2025**

**1/ Bilan du S1 et Suite : L'hypothèse Gaïa**

**2/ Vivre avec le trouble / Donna Haraway 1 :  
Jeux de ficelle et Chtulucène**

**3/ Vivre avec le trouble / Donna Haraway 2 :  
Compost et microbes**

**4/ Vivre avec le trouble / Donna Haraway 3 :  
de quelques partenaires**

**5/ le « vivant » dans l'art contemporain :  
portraits d'artistes**

**6/ De nouveaux enjeux juridiques :  
vers un parlement écologique**

### **ATTENTION TEST DE CONNAISSANCE**

**7/ De nouveaux enjeux philosophiques :  
vers une écologie des images et de l'attention**

**8/ Ecologie et cosmos 1**

**9/ Ecologie et cosmos 2**

## **Principe de notation**

**Le CM est pleinement associé à la notation du SAé en atelier**

**9 séances + évaluation commune en fin de semestre**

**Note de CM / contrôle des connaissances intégré à la note globale  
Lors de la 7ème séance du CM**

**BILAN DU PREMIER SEMESTRE**



# LE CRI DE GAÏA

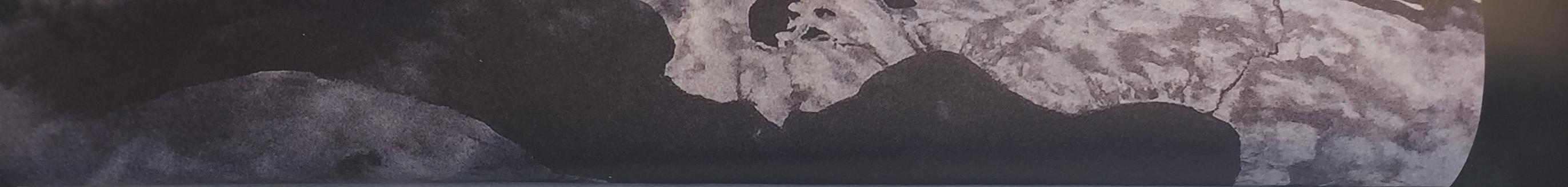
PENSER LA TERRE AVEC  
BRUNO LATOUR

SÉBASTIEN DUTREUIL  
JOHN TRESCH  
BAPTISTE MORIZOT  
NASTASSJA MARTIN  
VINCIANE DESPRET  
STÉPHANE VAN DAMME  
DÉBORAH BUCCHI  
PATRICE MANIGLIER

SOUS LA DIRECTION DE  
FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI  
ET EMANUELE COCCIA

LES  
EMPÊCHEURS  
DE PENSER  
EN ROND





Je voudrais commencer par une anecdote. J'étais dans un avion en direction de Calgary, au Canada. L'avion se trouvait au-dessus de la baie de Baffin. J'ai regardé par le hublot, et soudain j'ai été frappé par la vue de la banquise qui semblait me crier quelque chose. J'ai cru reconnaître *Le Cri* de Munch. J'étais stupéfait. Je me suis précipité sur mon portable et j'ai pris une photo.

Quand on regardait par le hublot auparavant, la banquise nous semblait extérieure. On était dans l'avion et il était clair que ce qui se passait sur les glaciers ne nous concernait pas. Il s'agissait d'un simple spectacle. Pendant des siècles, on considérait qu'on était devant un tableau. On était les spectateurs du spectacle de la nature. Un spectacle qui semblait parfois effrayant en raison du sentiment de petitesse qu'il nous procurait. Désormais, lorsque nous nous déplaçons dans l'espace, nous ne sommes plus « dehors ». Nous nous sentons prisonniers. Nous avons l'impression d'être attachés ou enchaînés au spectacle que nous observons, qui n'est donc plus un spectacle.

J'ai souvent pris l'avion et à chaque fois – je suis sûr que beaucoup d'entre vous en ont fait l'expérience – j'ai ressenti ce que nous appelions le « sublime ». Je me disais : « Ce spectacle est si beau, si impressionnant. » Pourtant, cette fois-ci, ce n'est pas ce que j'ai ressenti, non seulement parce que j'ai été interpellé par le bloc de glace, mais surtout parce que j'ai compris que quelque chose ne fonctionnait plus dans cet ancien sentiment du sublime. Il faut trois conditions pour que la sensation du sublime émerge : en premier lieu, il faut être « dehors » ; ensuite, il faut se sentir très petit par rapport à ce que l'on voit ; enfin, comme

la tradition philosophique nous l'apprend, il faut se sentir immensément grand moralement par rapport à ce qui se trouve à l'extérieur.

Le problème était donc le suivant : je me trouvais dans cet avion à regarder cette chose qui me criait dessus et j'étais incapable d'accéder au sublime, car aucune des conditions de son émergence n'était réunie. Tout d'abord, je n'étais plus à l'extérieur mais à l'intérieur du spectacle, car mon propre voyage était la cause de la fonte de la banquise. La deuxième condition, ce sentiment de « petitesse » face à l'immensité de la Terre, avait également disparu. Je sais que je suis minuscule, mais nous, les humains, nous savons que nous avons désormais la même taille que cette banquise. Nous savons que le poids de nos activités, que leurs effets sur la Terre sont à l'échelle de cette étendue de glace.

En ce qui concerne le troisième critère... est-il réellement possible qu'une personne assise dans un avion – et consciente que son voyage est à l'origine de la disparition du spectacle auquel elle est en train d'assister – se sente moralement supérieure ? Non, nous ne pouvons plus nous sentir moralement supérieurs avec notre grande âme et nos grandes idées sur la moralité... Nous faisons aujourd'hui l'expérience de la disparition du sublime.

mardi 11 octobre 2022

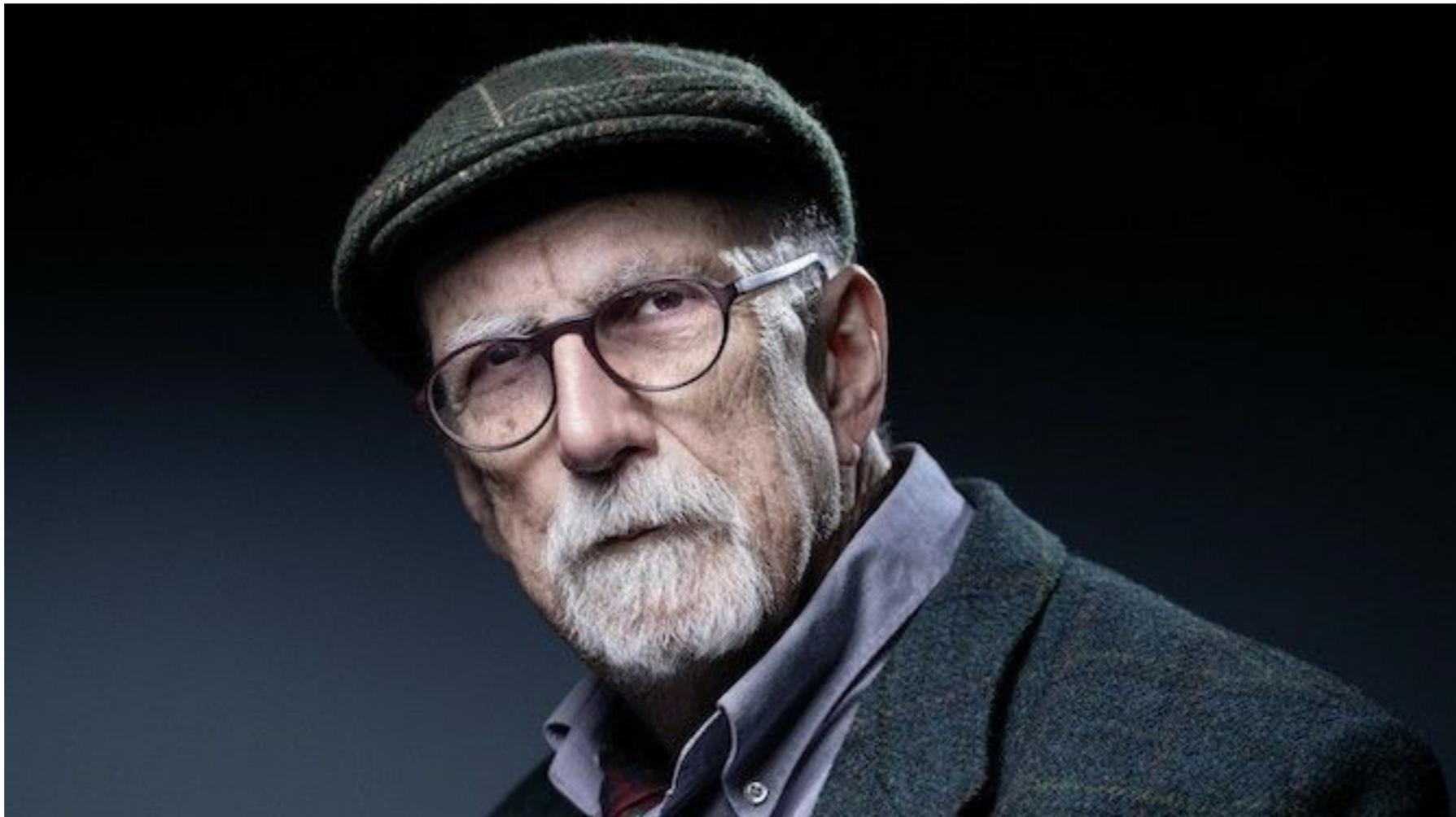
**HOMMAGE**

# **Bruno Latour : une mort à contre-temps, une œuvre pour l'avenir**

Par **Patrice Maniglier**

PHILOSOPHE

Bruno Latour est mort, et cette mort, par la manière dont elle s'inscrit dans l'histoire, paraît à contre-temps tant elle arrive au moment même où ce grand penseur connaissait enfin la consécration qu'il avait méritée, et que son pays en particulier, la France, lui avait longtemps refusée. Elle arrive surtout au moment où nous avons le plus besoin de lui, et où nous en avons pris conscience.



**Courte bio:** Bruno Latour est professeur émérite associé au médialab de Sciences Po. Il continue d'enseigner dans le programme expérimental arts et politiques (SPEAP) de Sciences Po. Il a été commissaire avec Martin Guinard de deux expositions Zones Critiques, l'une à ZKM en mai 2020 Critical Zones, Observatories for Earthly Politics (qui a fermé en Janvier 2022) et l'autre en Nobembre 2020 pour la Biennale de Taipeh "You and I don't live on the Same Planet" qui a fermé en Février 2021. Il a reçu le prix Holberg en 2013, et Kyoto en 2021. Il est membre de plusieurs académies étrangères.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-voix-nue/que-faire-de-l-ecologie-politique-7120990>

Radios ▾ Podcasts Catégories ▾ Espace musique

radiofrance

Rechercher 🔍

Se c

france culture

Grille des programmes Podcasts Fictions Documentaires Savoirs Arts et Création

Série « Bruno Latour, contemporain »

## Épisode 5/5 : Que faire de l'écologie politique ?

Vendredi 30 décembre 2022

▶ ÉCOUTER (26 MIN)

🔖

🔗



Bruno Latour, à Paris, en 2021 ©AFP - JOEL SAGET

C'est une des grandes leçons de ce que les historiens et les historiennes de la pensée appelleront sans doute le « denier Latour » que d'avoir œuvré inlassablement pour nous aider à comprendre l'événement qui constitue notre présent, et dont le **bouleversement climatique est une des manifestations les plus spectaculaires**, mais non la seule, puisque **l'effondrement de la biodiversité, la réduction de la surface terrestre non artificialisée, la pollution aux microplastiques**, etc., en font aussi partie. Or le problème est, comme toujours, de bien comprendre le problème. **L'urgence du présent** est de comprendre quel problème particulier, spécifique, singulier, pose ce présent. Et Latour avait fini par avoir sur ce point un énoncé clair : il s'agit de savoir **comment faire revenir dans les limites planétaires un certain mode d'habitation terrestre qui s'est appelé Modernité.**

Au fond, toute son œuvre aura consisté en ceci : *relativiser les Modernes*. On pourra douter de la pertinence de ce mot : Modernité. On se souviendra sans doute que de très nombreux et très grands esprits ont tenté de dire quelque chose de clair sur ce point (de Baudelaire à Foucault, en passant par Weber, Durkheim, Heidegger, Arendt, Blumemberg, Habermas, Lyotard, Koselleck, Beck, etc. – pour ne mentionner que les plus explicites) et qu'on ne peut pas dire qu'ils soient arrivés à quelque chose de très convaincant. On peut donc être tenté de laisser tomber le terme pour parler d'autre chose : **du capitalisme, du monde industriel, de la colonisation**, voire de tel ou tel processus ou événement historique bien identifié... Latour se distingue dans ce concert par la fermeté paradoxale avec laquelle il a tenu finalement sur l'énigme du moderne.

Là encore, le bouleversement climatique en est le symbole désormais le plus clair pour la conscience collective. Mais l'expression même de « sixième extinction » pour caractériser ce qui arrive aujourd'hui à la biodiversité mondiale dit quelque chose de l'espace de comparabilité de cet événement dont nous sommes contemporains : notre présent se distingue des autres d'une manière qui n'est comparable qu'à cinq événements ayant eu lieu sur les 5 milliards d'années d'histoire de la Terre. Certes, on discute de la pertinence du mot de « sixième extinction », mais le fait même qu'on en discute donne déjà une idée du cadre de la discussion : il se mesure en milliards d'années.

L'originalité de Latour dans le champ intellectuel contemporain tient à ce qu'il n'a jamais cédé sur la conviction profonde que quelque chose avait bien eu lieu, mais qu'on ne savait pas le décrire. Le mot « modernité » est au fond pour lui plutôt le nom d'une question que d'une réponse. S'il est préférable à d'autres termes (capitalisme, anthropocène, industrialisme, technoscience, etc.), c'est qu'il est plus obscur, plus discutable, plus controversé, et nous oblige de ce fait à ne pas croire trop vite que nous avons compris la question. C'est aussi, comme je l'ai dit, que ce terme a tendance à bloquer de l'intérieur les descriptions correctes qu'on pourrait en donner. Pour une raison simple : « modernité » veut dire « qui s'impose si on veut être contemporain de sa propre histoire ».

Mais il faut bien être attentif à ne pas interpréter cette formule comme si elle impliquait que la Terre était une réalité finie, aux frontières fixes comme les murs d'une maison, qu'on ne pourrait pas déplacer. La Terre, ce qu'il a appelé Gaïa, est une entité active, dynamique, historique, qui réagit aux actions des terrestres qui y vivent et en vivent[11]. La question n'est donc pas de se résigner à l'existence de limites externes, mais plutôt de devenir plus intensément et précisément sensibles à notre propre condition terrestre, c'est-à-dire à la manière dont nous infléchissons les dynamiques planétaires par la manière même dont nous occupons la Terre, dont nous nous faisons un séjour terrestre. Car la situation présente est certes angoissante et pleine de deuils présents et à venir : les espèces se meurent, les paysages se modifient plus vite que les vivants ne peuvent le supporter, les forêts brûlent, la guerre revient tambouriner à nos portes... Mais elle a aussi quelque chose d'une chance – et cette ambivalence est typiquement *moderne*.

Pour la première fois peut-être dans l'histoire de l'humanité nous avons la possibilité de vivre dans un rapport plus étroit, plus intime, avec cette condition planétaire qui est de fait la nôtre, qui l'a toujours été, qui l'a été depuis qu'il y a de la vie sur Terre (car Latour n'a jamais raté une occasion de rappeler que ce sont les vivants qui ont climatisé la Terre, que ce sont les bactéries qui ont modifié l'atmosphère terrestre de telle sorte que d'autres vivants puissent y proliférer, et c'est la leçon qu'il a tirée de James Lovelock et de Lynn Margulis à qui il a repris le mot de « Gaïa », pour désigner précisément cette interaction circulaire entre le tout et ses parties, la Terre et les terrestres). Nous savons désormais qu'en choisissant un séjour terrestre pour nous, nous choisissons une Terre. Quelle Terre ? Telle est la question.

Je le répète : cet atterrissage n'est pas triste, il n'est pas frustrant. Il est difficile, certes, mais il offre aussi une opportunité unique : l'opportunité de se rendre plus sensibles à une certaine vérité de notre condition, la condition terrestre. On parle en anglais d'une « *once in a lifetime opportunity* » (une chance qui n'arrive qu'une fois dans la vie). Je crois qu'on peut bien dire que la catastrophe écoplanétaire dont nous sommes contemporains est une sorte de « *once in a species-time opportunity* » : la chance unique qui nous est donnée de nous rapprocher au plus près de notre propre condition terrestre, à la fois au sens général (puisque nul n'est plus branché sur les dynamiques terrestres que ce mode de vie moderne qui a « réveillé Gaïa », chaque particule de gaz à effets de serre que nous émettons désormais dans l'atmosphère contribuant à accélérer le réchauffement) et au sens particulier (puisqu'on comprendra mieux les terrestres que nous sommes en nous comparant avec les autres avec qui on coexiste).

Se réencaster dans les limites planétaires ne consiste donc pas du tout à se limiter, à se priver, mais à *gagner, gagner en vérité, gagner en intensité, gagner en précision : en nous réappropriant notre propre condition terrestre, nous ajoutons au monde...* Certes, tout cela peut mal tourner, et les probabilités tendent plutôt à modérer l'optimisme, mais je crois qu'il serait contraire à l'esprit de Latour, du moins à ce que j'ai perçu de ses textes et de sa fréquentation, que de se contenter des légitimes angoisses et tristesses que suscite cette situation pour encourager à le lire. Il faut lire Latour parce qu'il nous donne des outils pour vivre mieux. Nul mieux que Latour n'a réalisé à mes yeux la grande leçon de Spinoza : il n'y a pas de vérité sans joie. Latour est un penseur joyeux.

Avec Latour, nous perdons un peu de notre vue, collectivement, nous perdons un formidable appareil optique. Il a déclaré récemment que le grand événement de l'année à ses yeux était le lancement du James-Webb Telescope. Il y avait en Latour quelque chose d'un James Webb Telescope tourné vers nous. La mort de cet homme est comme le crash de ce formidable instrument.

Jun 2022 : « Aujourd'hui, nous présentons au monde entier une image révolutionnaire du cosmos grâce au télescope spatial James Webb - une perspective que le monde n'a jamais vue auparavant », a déclaré Bill Nelson, administrateur de la NASA. « Ces images, dont la plus profonde jamais prise de notre Univers »  
L'événement le plus ancien connu de notre [Univers](#) est le [Big Bang](#), qui a lieu il y a environ 13,6 milliards d'années.

IMAGE : Cette vue de la nébuleuse de la Carène évoque des paysages de montagnes et de vallées mouchetées d'étoiles scintillantes. L'image révèle le bord d'une autre nébuleuse appelée NGC 3324, qui a donné naissance à des étoiles et a été capturée en lumière infrarouge par le télescope spatial James Webb de la NASA, montrant pour la première fois des zones de naissance d'étoiles auparavant invisibles.

**« On sait juste que c'est une lumière ancienne, très ancienne. Elle a voyagé à travers l'univers pendant des milliards d'années et a fini par rebondir sur le miroir du télescope James Webb pour atteindre la Terre, et maintenant elle est sur mon bureau »**

**7 600 années-lumière**





ACCUEIL

LA COMPAGNIE

THÉÂTRE DES NÉGOCIATIONS

TRILOGIE TERRESTRE

EARTHSCAPE

MÉTÉORES

CALENDRIER

GALERIE

PRESSE

CAPTATIONS



## ZONE CRITIQUE

LA « ZONE CRITIQUE » EST LA MINCE PELLICULE SUPERFICIELLE DE LA TERRE OÙ L'EAU, LE SOL, LE SOUS-SOL ET LE MONDE DU VIVANT INTERAGISSENT. CETTE ZONE A ÉTÉ NOMMÉE « CRITIQUE » PAR LES GÉOCHIMISTES, PARCE QUE S'Y CONCENTRENT LA VIE, LES ACTIVITÉS HUMAINES, ET LEURS RESSOURCES.

## LA COMPAGNIE

## CONTACTS

### DIRECTION ARTISTIQUE

Frédérique Aït-Touati / [f.aittouati@gmail.com](mailto:f.aittouati@gmail.com)

### PRODUCTION / ADMINISTRATION

Esther Denis / [zonecritique.production@gmail.com](mailto:zonecritique.production@gmail.com)

### DIFFUSION

Diane-Line Farré / [zonecritique.diffusion@gmail.com](mailto:zonecritique.diffusion@gmail.com)

### CONTACT TECHNIQUE

Patrick Laffont-De Lojo / [patricklaffontdelojo@icloud.com](mailto:patricklaffontdelojo@icloud.com)

# MAKE IT WORK





TRILOGIE  
TERRESTRE TRILOGY  
TERRESTRIAL



**INSIDE**

#1



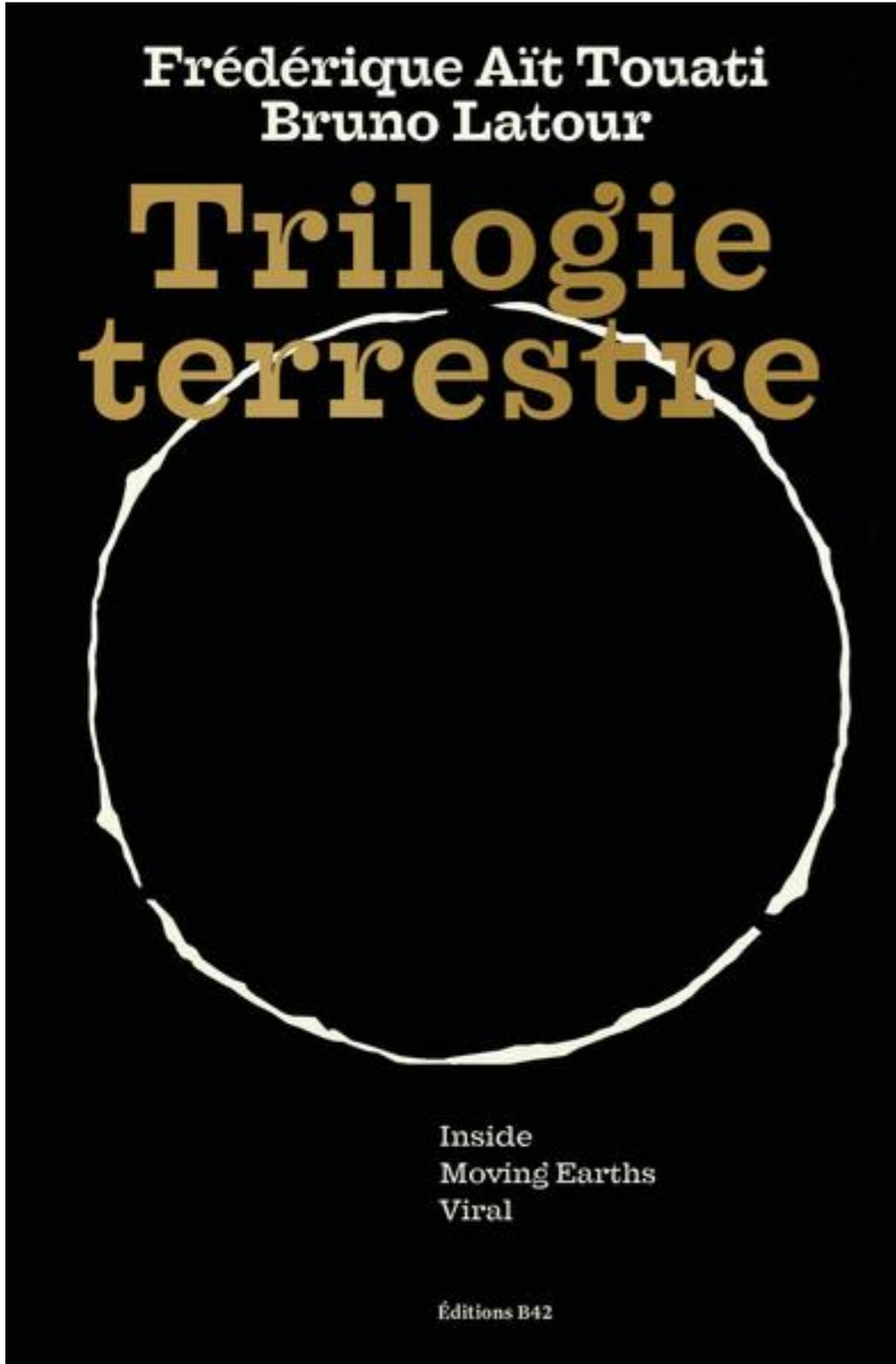
**MOVING EARTHS**

#2



**VIRAL**

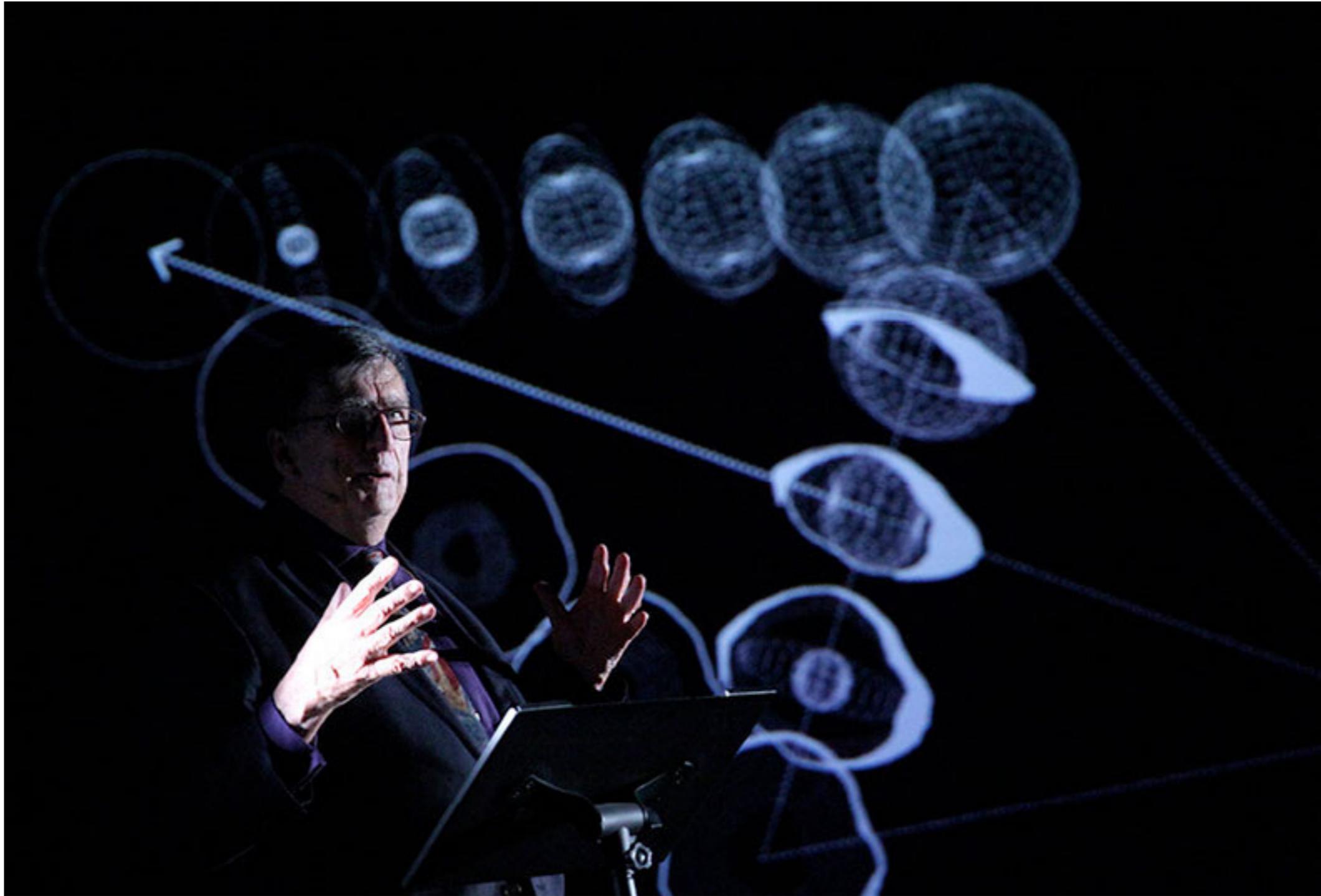
#3





[https://www.youtube.com/watch?v=2drHcW\\_a2nY&t=1s](https://www.youtube.com/watch?v=2drHcW_a2nY&t=1s)

Entretien Frédérique Ait-Touati







GAILSE | LOVELOCK  
GAIA →



<https://www.zonecritiquecie.org/videos>

1h15

Planete exit / Musk



PAUL SANDBY, THE METEOR OF 1783 SEEN FROM THE EAST END OF THE NORTH TERRACE, 1783

Le changement climatique oblige à considérer l'œuvre d'art comme une sorte d'intempérie : des associations imprévues et imprévisibles des éléments de cette planète qui en modifient irréparablement le mode d'existence et le rythme de vie. D'aucuns limitent et brident la force climatique de l'art ; d'autres l'accompagnent pour en faire le nouvel instrument d'acclimatation de notre espèce sur notre planète, la langue qui permet de reconnaître et d'habiter les nouvelles saisons, le sixième sens directeur vers une alliance inédite avec les forces vitales.

# LE BAL DE LA TERRE

Une création collective de Frédérique Aït-Touati, Esther Denis, Duncan Evennou, Madeleine Fournier, Camille Louis, Olivier Normand et Alvisé Sinivia



C'est une immense salle de bal. Entrez... Il y a déjà un peu de monde. Mais quel monde ? La soirée commence. Ou plutôt, elle a déjà commencé depuis un moment, car le Bal ne nous a pas attendu : des êtres sont là. On ne les voit pas encore, mais tout bouge ici. Les sons, les souffles. À travers ces points de vue diffractés, l'acte de danser ensemble prend un sens particulier : c'est une manière de convoquer et d'évoquer les forces de la nature, les autres vivants, les cycles géologiques, les phénomènes météorologiques, les bouleversements naturels, les catastrophes et bouleversements du monde.

Depuis plusieurs années, la metteuse en scène Frédérique Aït-Touati investit des espaces singuliers, hors plateau. Elle réunit cette fois public et interprètes dans une salle de bal hors du commun : le Foyer de la Danse du Palais de Chaillot. Avec le BAL DE LA TERRE, elle aborde la question de nos imaginaires terrestres par le biais de la danse et de la fête. À la croisée de la danse, du théâtre et de la création musicale, elle propose une expérience de pensée inspirée de ses dernières recherches, développées au sein de son ouvrage *Théâtres du monde - Fabriques de la Nature en Occident*, qui paraît en mars 2024.

Ballare, en italien, signifie bien sûr danser, mais aussi tanguer, osciller, trembler, sursauter, glisser, tourner, rouler et chavirer. Le BAL DE LA TERRE c'est aussi la Terre qui chavire et sort de son orbite. C'est la Terre qui s'émeut autant que la Terre qui se meut. Si aujourd'hui la Terre tanguer sous nos pieds, quelle danse et quelle musique inventer avec les êtres qui la font ? En renouant avec la tradition des grands bals populaires, le BAL DE LA TERRE évoque cette communauté terrienne qui oscille entre plusieurs émotions contradictoires : la joie des corps en mouvement et la terreur d'un sol qui se dérobe sous nos pieds, le vertige de danser et celui de sentir la Terre se soulever.

<https://speapecoledesartspolitiques.blog/>



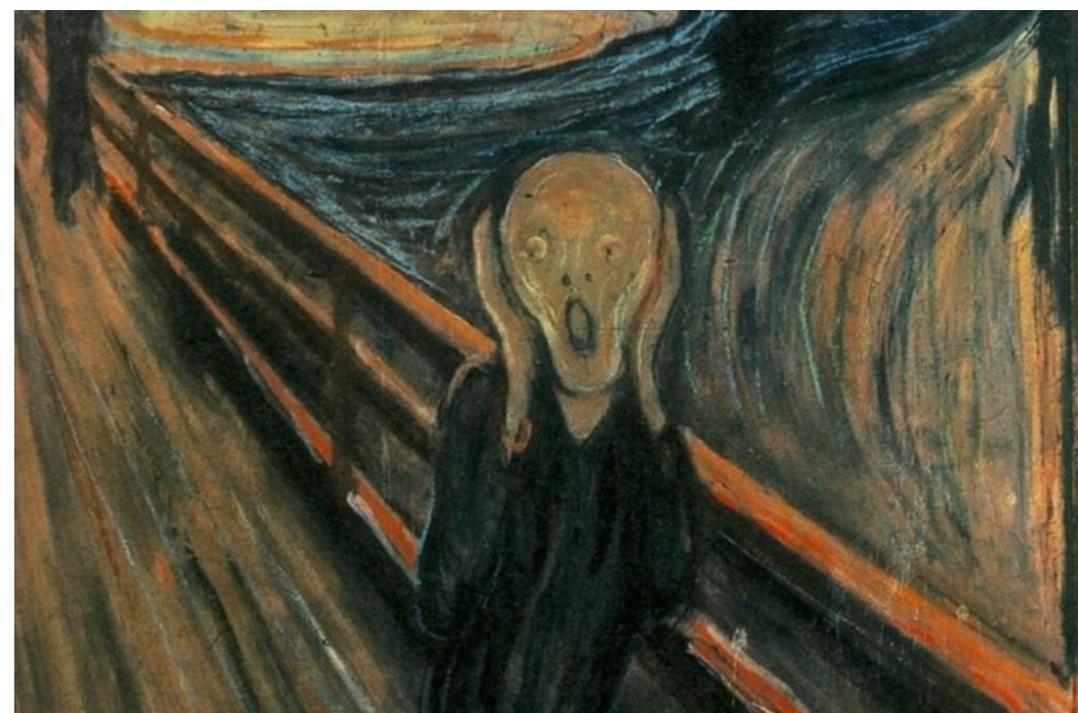
# LE CRI DE GAÏA

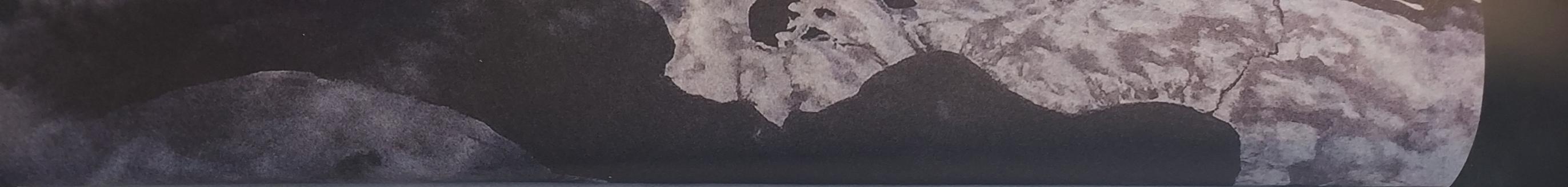
PENSER LA TERRE AVEC  
BRUNO LATOUR

SÉBASTIEN DUTREUIL  
JOHN TRESCH  
BAPTISTE MORIZOT  
NASTASSJA MARTIN  
VINCIANE DESPRET  
STÉPHANE VAN DAMME  
DÉBORAH BUCCHI  
PATRICE MANIGLIER

SOUS LA DIRECTION DE  
FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI  
ET EMANUELE COCCIA

LES  
EMPÊCHEURS  
DE PENSER  
EN ROND





Je voudrais commencer par une anecdote. J'étais dans un avion en direction de Calgary, au Canada. L'avion se trouvait au-dessus de la baie de Baffin. J'ai regardé par le hublot, et soudain j'ai été frappé par la vue de la banquise qui semblait me crier quelque chose. J'ai cru reconnaître *Le Cri* de Munch. J'étais stupéfait. Je me suis précipité sur mon portable et j'ai pris une photo.

Quand on regardait par le hublot auparavant, la banquise nous semblait extérieure. On était dans l'avion et il était clair que ce qui se passait sur les glaciers ne nous concernait pas. Il s'agissait d'un simple spectacle. Pendant des siècles, on considérait qu'on était devant un tableau. On était les spectateurs du spectacle de la nature. Un spectacle qui semblait parfois effrayant en raison du sentiment de petitesse qu'il nous procurait. Désormais, lorsque nous nous déplaçons dans l'espace, nous ne sommes plus « dehors ». Nous nous sentons prisonniers. Nous avons l'impression d'être attachés ou enchaînés au spectacle que nous observons, qui n'est donc plus un spectacle.

J'ai souvent pris l'avion et à chaque fois – je suis sûr que beaucoup d'entre vous en ont fait l'expérience – j'ai ressenti ce que nous appelions le « sublime ». Je me disais : « Ce spectacle est si beau, si impressionnant. » Pourtant, cette fois-ci, ce n'est pas ce que j'ai ressenti, non seulement parce que j'ai été interpellé par le bloc de glace, mais surtout parce que j'ai compris que quelque chose ne fonctionnait plus dans cet ancien sentiment du sublime. Il faut trois conditions pour que la sensation du sublime émerge : en premier lieu, il faut être « dehors » ; ensuite, il faut se sentir très petit par rapport à ce que l'on voit ; enfin, comme

la tradition philosophique nous l'apprend, il faut se sentir immensément grand moralement par rapport à ce qui se trouve à l'extérieur.

Le problème était donc le suivant : je me trouvais dans cet avion à regarder cette chose qui me criait dessus et j'étais incapable d'accéder au sublime, car aucune des conditions de son émergence n'était réunie. Tout d'abord, je n'étais plus à l'extérieur mais à l'intérieur du spectacle, car mon propre voyage était la cause de la fonte de la banquise. La deuxième condition, ce sentiment de « petitesse » face à l'immensité de la Terre, avait également disparu. Je sais que je suis minuscule, mais nous, les humains, nous savons que nous avons désormais la même taille que cette banquise. Nous savons que le poids de nos activités, que leurs effets sur la Terre sont à l'échelle de cette étendue de glace.

En ce qui concerne le troisième critère... est-il réellement possible qu'une personne assise dans un avion – et consciente que son voyage est à l'origine de la disparition du spectacle auquel elle est en train d'assister – se sente moralement supérieure ? Non, nous ne pouvons plus nous sentir moralement supérieurs avec notre grande âme et nos grandes idées sur la moralité... Nous faisons aujourd'hui l'expérience de la disparition du sublime.



## Les 4 planètes

Si nous devions présenter brièvement notre planétarium fictif, nous pourrions dire qu'il y a la planète de ceux qui veulent continuer à se moderniser à tout prix, sans tenir compte des limites planétaires (**planète Globalisation**).

Alors que cette planète paraît avoir peu d'attrait pour ceux qui se sentent trahis par le système économique actuel et qui ont besoin de se cacher derrière les murs de leur État-nation pour se protéger (**planète Sécurité**).

Sans parler de ces quelques techno-geeks suffisamment privilégiés pour penser qu'ils auront la possibilité de s'échapper sur Mars (**planète Exit**).

Ces discussions ont lieu alors que le mode de vie sur une planète qui pourrait concilier prospérité tout en restant dans les limites planétaires reste encore à inventer (**planète Gaïa**).

# PLANÈTE GLOBALISATION

Il s'agissait d'un rêve : modernisons la planète! Nous vivrons tous ensemble dans un monde global. Mais tout à coup, l'idée ne semble plus si idéale. Ce rêve de modernisation est miné par le changement climatique et les inégalités. De plus, il offre un sens trop étroit de ce que peut signifier un monde commun. D'où les questions : quel était le moteur de la globalisation ? Et, surtout, qu'est-ce qui pourrait lui succéder ?

# PLANÈTE SÉCURITÉ

Vers où vont tous ceux qui se sentent trahis ou perdus par l'idéal promu par la planète Globalisation ? La tendance est de demander un bout de terre, de se réfugier derrière des frontières, dans un havre de paix où l'on puisse vivre protégé des autres ! C'est le discours proposé par les mouvements populistes, qui se sont installés dans de nombreux pays. Voilà encore un rêve impossible : celui de vivre seul, de vivre en ignorant toutes celles et ceux – qu'ils soient humains ou non humains – dont chacun dépend.

# PLANÈTE GAÏA

Vers où aller si le projet modernisateur de la planète Globalisation ne va nulle part ? Si chacun vivait comme un Français, il faudrait presque l'équivalent de trois Terres.

Que faire alors si vous voulez vivre dans les limites d'une seule planète ? Il est temps de redescendre pour de bon afin de voir où nous pourrions vivre ensemble. Afin d'atterrir sur la planète Gaïa, il faut apprendre à regarder le monde de manière différente : enfermée dans la peau de la Terre et contraint par les limites planétaires. Se situer à l'intérieur de cette membrane fragile qu'est Gaïa diffère grandement de vivre sur cette boule de billard géante et inerte qu'est la planète Globalisation.

## VIVRE DANS LA PEAU DU MONDE : LA ZONE CRITIQUE

Une appellation voisine de Gaïa pourrait être Zone critique. Si la Terre était une orange, alors la Zone critique serait son écorce. Il s'agit d'une fine couche, où l'eau, le sol, les plantes, les roches, les conditions météorologiques ou la vie animale interagissent tous ensemble pour créer les conditions nécessaires à la vie telle que nous la connaissons. Encore une fois, cette membrane est extrêmement fine, à peine quelques kilomètres au-dessus de nos têtes et quelques kilomètres sous nos pieds, ce qui est peu comparé aux douze mille sept cents kilomètres de diamètre de la Terre. Et pourtant, c'est dans cette enveloppe d'air, de roche, de faune et de flore que se trouve la vie.

# PLANÈTE EXIT

Pour une poignée de personnes immensément riches, il existe un désir pressant de quitter la Terre et de coloniser Mars ! Puisqu'il faudra peut-être plus de temps qu'elles ne l'espèrent pour atteindre cette planète lointaine, elles pourraient investir en attendant dans un projet transhumaniste ou encore construire un bunker enfoui sous terre, quelque part dans un endroit qui ne sera pas trop affecté par le changement climatique. En revanche, aucune de ces solutions ne peut être partagée avec les milliards de personnes qui resteront abandonnées à leur sort.

# GRAVITÉ ALTERNATIVE

Certains peuvent essayer de se réfugier dans des mondes ésotériques où l'astrologie et l'alchimie se présentent comme des contrepoints aux rudes lois du système Terre.

Mais si nous vivons tous sur plusieurs planètes à la fois, alors nous ressentons dans nos os leur attraction et leur répulsion. Non, il ne s'agit plus de l'ancienne astrologie mais d'une étrange forme de géopolitique à laquelle nous devrions tout de même nous accorder pour ressentir les alignements planétaires.



June BALTHAZARD et Pierre PAUZE, Mass, 2020

La narration se déroule dans une époque indéterminée qui voit la crise environnementale plonger l'Humanité dans une obscurité partielle. S'ensuit un récit de science-fiction entre un futur proche et un retour à des modes de vie ancestraux.

Deux personnages interviennent dans la narration: une physicienne quantique, un astrophysicien et un ermite. Aucun n'est fictif et chacun joue son propre rôle, à l'image de Chiara Mariotti (physicienne au Cern / Conseil Européen pour la Recherche Nucléaire], le plus grand laboratoire du monde) et de Michel Mayor (prix Nobel de physique 2019 pour sa découverte de la première exoplanète). Tous deux n'ont pas la même approche du monde, car pour l'astrophysicien le vide est vide alors que pour la physicienne quantique le vide est rempli d'un champ vibratoire, le champ de Higgs.

Cela met en évidence l'une des grandes inconnues de la physique actuelle, où deux modèles théoriques, celui de l'infiniment grand et celui de l'infiniment petit, sont pour l'instant inconciliables, chaque théorie fonctionnant à son échelle comme si elles n'appartenaient pas à la même planète.

D'une certaine manière, ce que propose cette installation est l'exact opposé des « fake news », souvent mises en avant par des médias que l'on pourrait penser sérieux mais dont les contenus sont assurément fantaisistes. Dans cette œuvre, c'est, au contraire, l'esthétique du film qui semble fantaisiste, alors que le contenu scientifique dont débattent les physiciens est rigoureusement exact.

**June BALTHAZARD,**  
né en 1991 en France, vit et travaille à Paris.

**Pierre PAUZE,**  
né en 1990 en France, vit et travaille à Paris.

<https://www.junebalthazard.com/mass>

Video 7'



Société

# Art, sciences, et politique : à Taipei, le philosophe Bruno Latour se fait diplomate planétaire

Sociologue et philosophe des sciences, Bruno Latour nous a quittés le 9 octobre 2022, à 75 ans. Il a été plusieurs fois invité au Centre Pompidou. Sa pensée et ses écrits sur l'anthropocène et la crise climatique dessinaient la scénographie de l'exposition « You and I don't live on the same planet », présentée à la 12<sup>e</sup> biennale de Taipei en 2021. Entretien avec le commissaire d'exposition Martin Guinard autour d'un projet qui questionne notre capacité à vivre ensemble dans un monde commun.

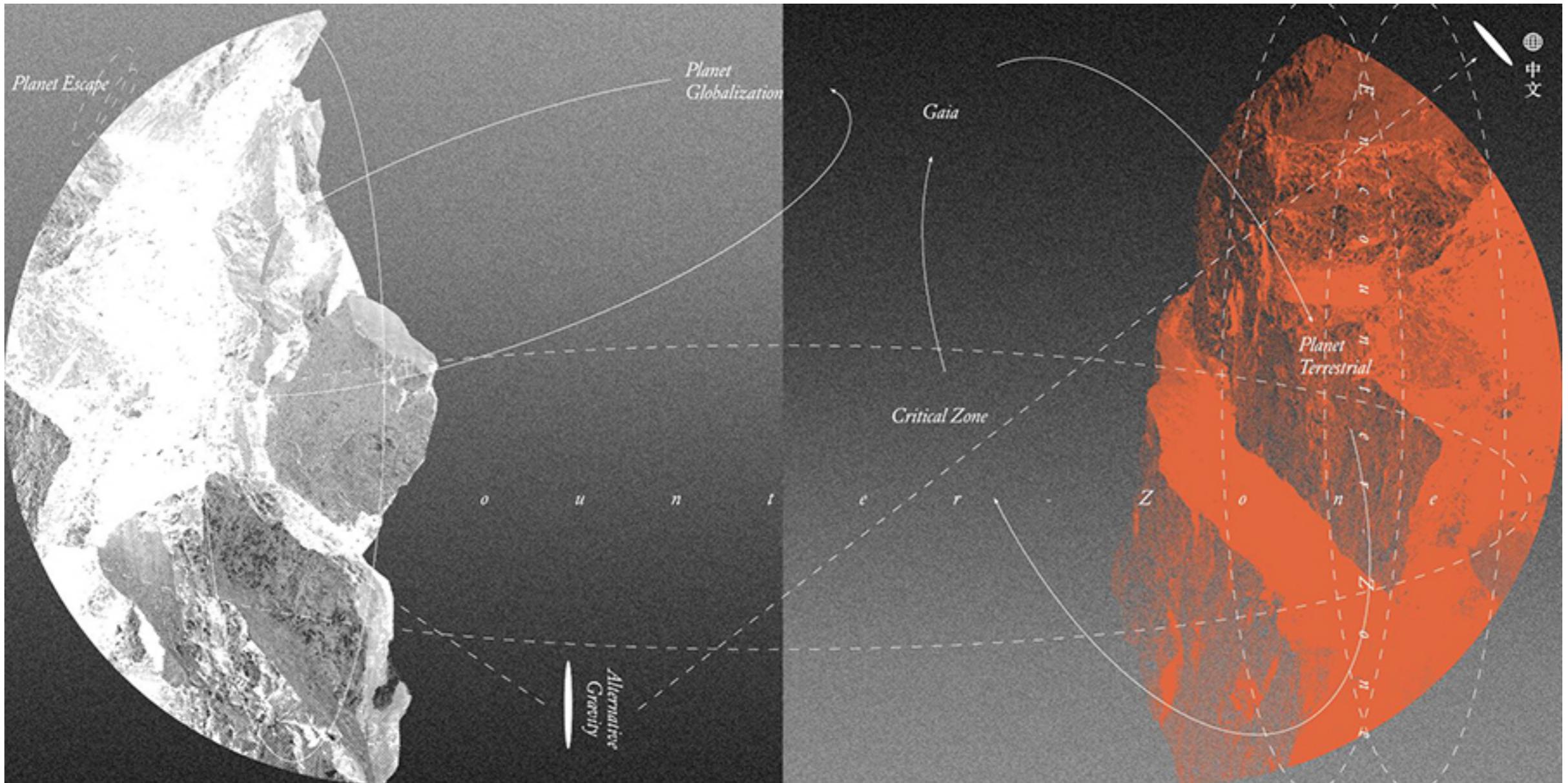
**Martin Guinard** – Renversons la question : qui n'a pas à s'occuper d'écologie aujourd'hui ? Tous les corps de métiers n'ont-ils pas à se mobiliser sur ces questions ? Les juristes pour définir des nouveaux droits, les ingénieurs pour trouver des technologies alternatives, les inventeurs... ceux qui font des expositions ont à se poser ces questions comme tout le monde, en prenant en considération, bien sûr, cette manière très particulière qu'elles ont de faire travailler les gens ensemble, pour ensuite montrer le fruit de cette collaboration à des publics très divers. En ce qu'elles prennent place dans des musées, les expositions constituent des plateformes privilégiées pour mettre en lien toute une série d'expérimentations sensibles tout autant que conceptuelles. D'ailleurs, le concept scientifique d'anthropocène, est apparu dans un musée, en 2012, au HKW [Haus der Kultur der Welt] à Berlin. Historiquement, les expositions ont eu un rôle important à jouer dans la mise en lien des personnes qui ont des connaissances sur l'écologie et la mise en circulation des savoirs. Ce n'est pas que les musées soient un support de communication – d'autres s'en chargent, de la communication, souvent mal parce que les sujets sont mal ciblés, et les combats ne sont pas reliés à des pratiques efficaces, mais c'est une autre question.



**Ce que sait faire un musée, c'est mettre en scène des œuvres d'art.  
Et les œuvres d'art nous permettent de faire face à la situation  
écologique qui est extrêmement dramatique.**

Martin Guinard





Visuel de la 12e Biennale de Taïpei, « You and I don't live on the same planet »



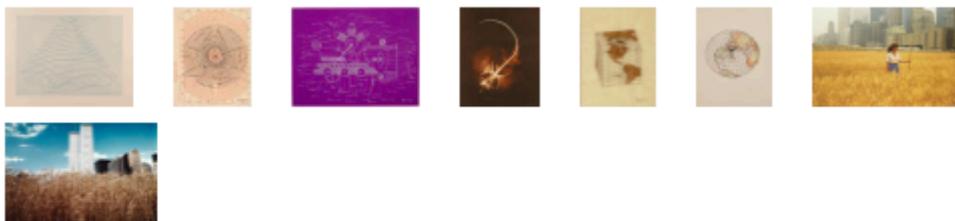
L'exposition explore l'ambivalente fascination qu'exerce sur nous la tourmente des éléments. Cette « passion mêlée de terreur et de surprise »<sup>1</sup>, cristallisée par le philosophe Edmund Burke en 1757 en un mot, le « Sublime », exprime ce mélange d'attraction et de répulsion éprouvé par l'homme face aux manifestations déchaînées de la nature, le sentiment de sidération, de solitude, de toute-puissance et de terreur mêlées face à son immensité. Ainsi, l'océan démonté sous la tempête, le réveil du volcan, les escarpements immaculés et les vallées sombres deviennent au XVIII<sup>e</sup> siècle les stéréotypes de ce sublime largement représenté dans la littérature et la peinture romantiques.

# Ágnes Dénes

1931 | BUDAPEST, HONGRIE



Agnes Denes, *Wheatfield - A Confrontation Battery Park Landfill, Downtown Manhattan, Summer, 1982*, collection particulière



Artiste multimédia états-unienne.

Poétesse et peintre d'origine hongroise dans la première partie de sa vie, Agnes Denes fait ses études à la New School et à l'université Columbia de New York, puis se tourne vers l'art conceptuel et l'intervention directe sur l'environnement, qui apparaît comme un aboutissement. Elle s'inscrit dans le courant du land art alors émergent aux États-Unis, auquel elle adjoint une pensée philosophique complexe, reposant sur un cycle à maintenir et/ou à rétablir par l'art, entre l'ordre et le chaos. Loin de s'en tenir à des gestes esthétiques grandioses comme certains de ses collègues américains, A. Denes pousse à son terme la logique du land art : elle modifie en profondeur l'environnement, urbain ou naturel, sur une grande échelle. Son originalité consiste à investir le champ du politique, de l'économique et du social par des actions concertées. À la fin des années 1960, elle commence à créer des installations, qu'elle présente sous forme de textes ; mélanges de réflexions philosophiques et de descriptions de projets artistiques, ces écrits illustrant son travail tridimensionnel forment un ensemble de quatre livres, dont un catalogue de ses cartes projetées, intitulé *Isometric Systems in Isotropic Space* (1979).

# <http://www.agnesdenesstudio.com/works7.htm>

Deux hectares de blé plantés et récoltés par l'artiste sur la décharge de Battery Park, Manhattan, été 1982.

Après des mois de préparation, en mai 1982, un champ de blé de deux hectares a été planté sur une décharge dans le sud de Manhattan, à deux rues de Wall Street et du World Trade Center, face à la Statue de la Liberté. Deux cents camions de terre ont été acheminés et 285 sillons ont été creusés à la main et débarrassés des pierres et des déchets. Les graines ont été semées à la main et les sillons recouverts de terre. Le champ a été entretenu pendant quatre mois, débarrassé du charbon du blé, désherbé, fertilisé et pulvérisé contre le mildiou, et un système d'irrigation a été mis en place. La récolte a eu lieu le 16 août et a donné plus de 1 000 livres de blé sain et doré.

Planter et récolter un champ de blé sur un terrain d'une valeur de 4,5 milliards de dollars a créé un puissant paradoxe. Le champ de blé était un symbole, un concept universel ; il représentait la nourriture, l'énergie, le commerce, les échanges mondiaux et l'économie. Il fait référence à la mauvaise gestion, au gaspillage, à la faim dans le monde et aux préoccupations écologiques. Il attire l'attention sur nos priorités mal placées. Les grains récoltés ont voyagé dans vingt-huit villes du monde dans le cadre d'une exposition intitulée "The International Art Show for the End of World Hunger", organisée par le Minnesota Museum of Art (1987-90). Les graines ont été emportées par des personnes qui les ont plantées dans de nombreuses régions du globe.

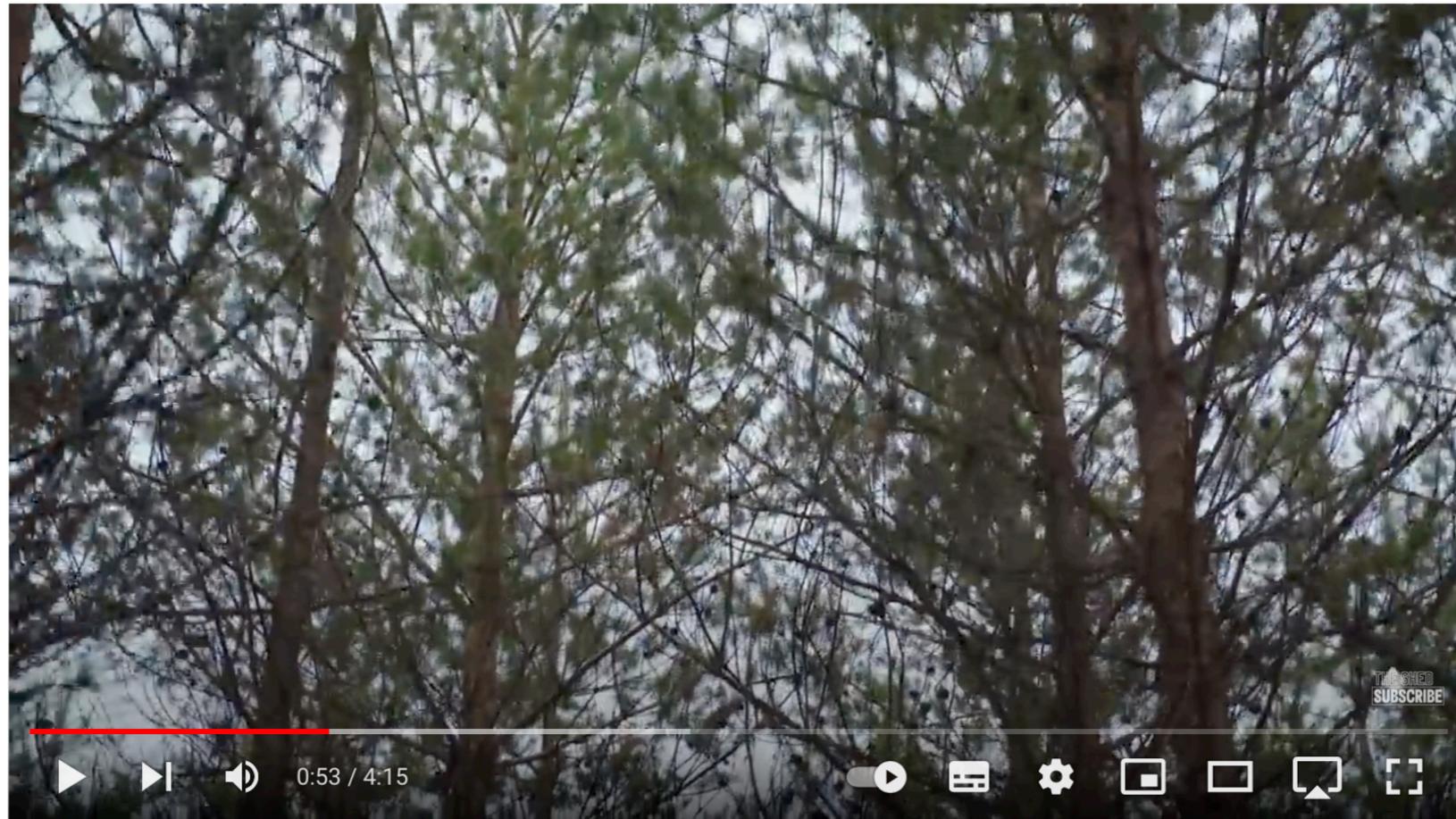
Le questionnaire était composé de questions existentielles concernant les valeurs humaines, la qualité de la vie et l'avenir de l'humanité. Les réponses provenaient principalement d'étudiants d'universités de divers pays où j'ai fait des conférences ou des expositions de mon travail. Dans le contexte de la capsule temporelle, le questionnaire a fonctionné comme un système ouvert de communication, permettant à nos descendants de nous évaluer non pas tant par les objets que nous avons créé comme il est d'usage dans les capsules temporelles mais par les questions que nous avons posées et la façon dont nous y avons répondu.

Le microfilm a été desséché et placé dans une capsule d'acier à l'intérieur d'une lourde boîte de plomb dans neuf pieds de béton. Une plaque marque l'endroit : à la lisière de la forêt indienne, entourée de buissons de mûres. La capsule doit être ouverte en 2979, au 30e siècle, soit mille ans après l'enterrement.

Il existe, toujours dans le cadre de ce projet, plusieurs capsules temporelles planifiées sur terre et dans l'espace, visant différentes échéances dans le futur.

PS : Le texte ci-dessus, qui a été écrit en 1982, a aujourd'hui une pertinence accrue après le 11 septembre 2001.

<https://www.youtube.com/watch?v=nmVFGwNeWcc>

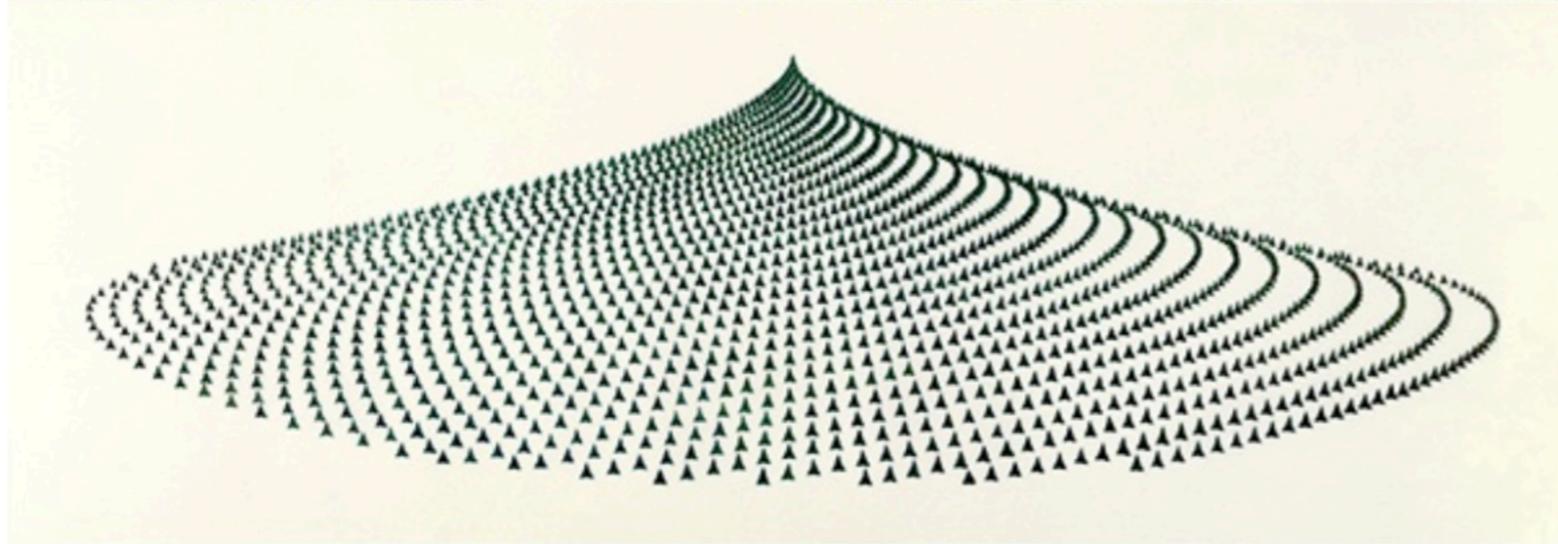


**A Gift to the Future: Tree Mountain by Agnes Denes | IN THE WORKS | THE SHED**

Les arbres doivent survivre à l'époque actuelle et, en survivant, porter nos concepts dans une période inconnue de l'avenir. Si la civilisation telle que nous la connaissons s'arrête ou change, il y aura un rappel sous la forme d'une étrange forêt à laquelle nos descendants pourront réfléchir. Ils pourront réfléchir à une entreprise qui n'a pas servi des besoins personnels mais le bien commun et les idéaux les plus élevés de l'humanité et de son environnement, tout en bénéficiant aux générations futures. Agnes Denes

Pour cette œuvre publique monumentale, Denes et un groupe de bénévoles ont planté 11 000 arbres d'une durée de vie de 300 à 400 ans dans une ancienne gravière à Ylöjärvi, en Finlande. "Tree Mountain" est conçu selon le modèle du nombre d'or comme un moyen de transporter nos connaissances humaines dans un avenir précaire - une forêt étrange que nos descendants pourront méditer.

"Tree Mountain" a été conçue par Agnes Denes en 1982 et commandée par le Programme des Nations unies pour l'environnement et le ministère finlandais de l'environnement en 1992.



Agnes Denes  
*Tree Mountain – A Living Time Capsule – 11,000 Trees, 11,000 People, 400 Years (triptych)*, 1992/2013  
Type-C print, 91.44 x 91.44 cm  
© Agnes Denes. Courtesy Leslie Tonkonow Artworks + Projects, New York

# PLANÈTE B

## Le sublime

### et la crise climatique



Ma conviction est qu'à travers la notion de sublime se dessine aujourd'hui une approche nouvelle de l'esthétique contemporaine. Cette version du sublime actualisée, débarrassée de tout romantisme, apparaît en tant que tel comme le concept esthétique le plus adéquat pour analyser l'art de l'anthropocène, et ce pour trois raisons :

- 1) Le sublime exprime une relation entre l'être humain et la nature, il passe par son immersion dans un paysage et une atmosphère.
- 2) Défini à l'origine comme « un sentiment de plaisir mêlé d'effroi », il traduit le sentiment de danger que nous éprouvons actuellement face au changement climatique, notre perte de contrôle.
- 3) Il désigne un domaine de formes hors limites, ou hors d'échelle : or c'est précisément une *crise de l'échelle humaine* que l'anthropocène met aujourd'hui en évidence. L'opposition entre le Beau et le Sublime, née au XVIII<sup>e</sup> siècle, se forme au moment où le premier romantisme magnifie l'immensité des paysages, en jouant du contraste entre la petitesse de l'être humain et ses aspirations à l'infini. La peinture de Caspar David Friedrich en représente le modèle absolu : la figure humaine, souvent présentée de dos, se place devant un paysage grandiose, et le tableau se structure par une opposition entre la majesté d'un espace illimité et la présence humaine.

Nicolas Bourriaud

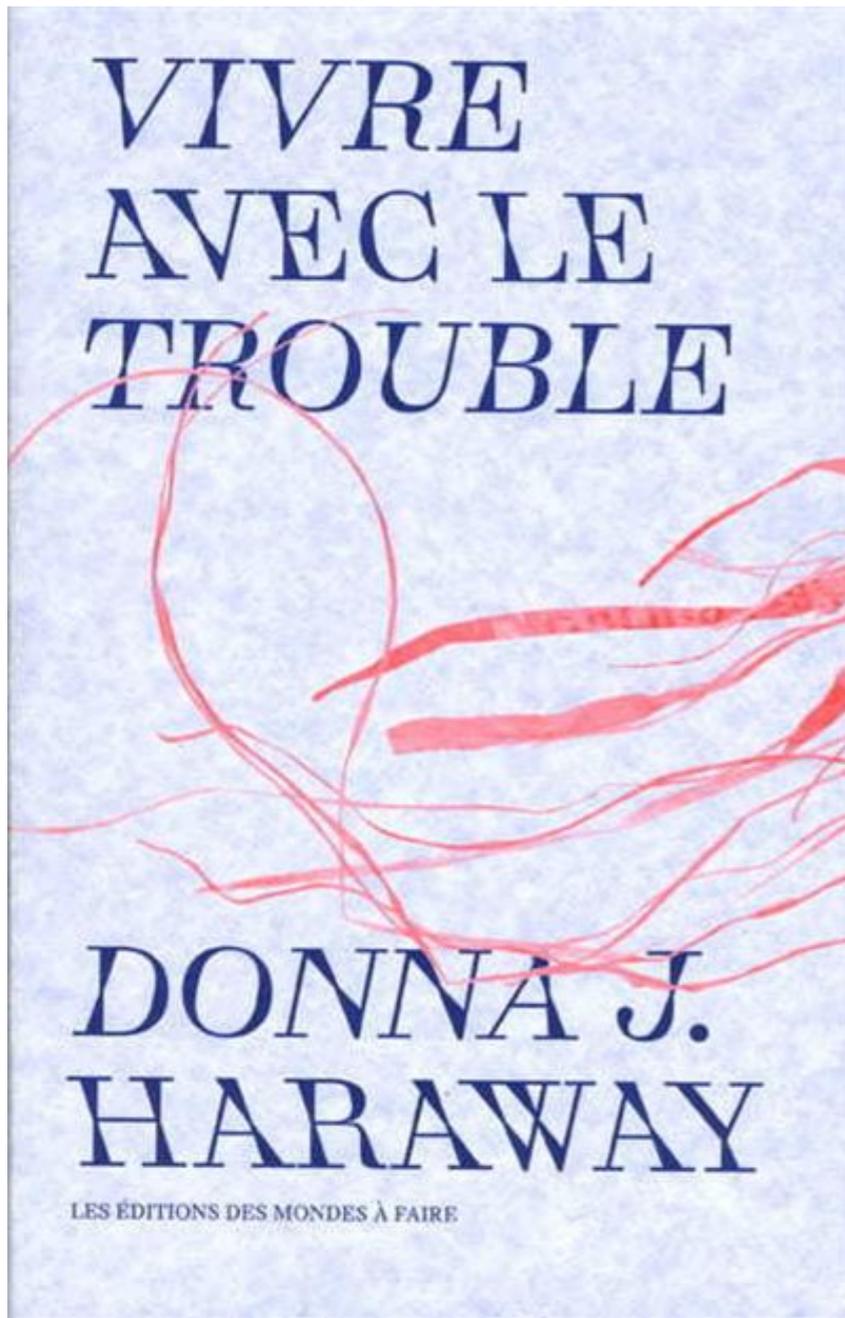


«Storytelling for Earthly Survival» Discussion on the Film with Donna Haraway, Bruno Latour and Peter Weibel & Closing of the Streaming Festival | ZKM

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-donna-haraway-philosophe-cyborg>

Écoute et discussion semaine prochaine

**2/ Vivre avec le trouble / Donna Haraway 1 :**



<https://vimeo.com/ondemand/donnaharaway>

## Résumé

---

Donna Haraway, philosophe, primatologue et féministe, a bousculé les sciences sociales et la philosophie contemporaine en tissant des liens aventureux entre théorie et fiction. Elle s'est fait connaître à partir des années 1980 par un travail sur l'identité qui, rompant avec les tendances dominantes, œuvrait à subvertir l'hégémonie de la vision masculine sur la nature et la science. L'auteure du "Manifeste Cyborg" est aussi une incroyable conteuse qui dépeint dans ses livres des univers fabuleux peuplés d'espèces transfuturistes. Le réalisateur Fabrizio Terranova a rencontré Donna Haraway chez elle en Californie. À partir de discussions complices sur ses recherches et sa pensée foisonnante, il a construit un portrait cinématographique singulier, mêlant récits, images d'archives et fabulation dans la forêt californienne.

<https://leseditionsdesmondesafaire.net/produit/vivre-avec-le-trouble/>

## **Table Des Matières:**

Introduction

*Chapitre 1*

Jeux de ficelles entre espèces compagnes

*Chapitre 2*

Une pensée tentaculaire

Anthropocène, Capitalocène, Chthulucène

*Chapitre 3*

Symptôme

La symbiogenèse & les arts de vivre avec le trouble

*Chapitre 4*

Faites des parents !

Anthropocène, Capitalocène, Plantationocène, Chthulucène

*Chapitre 5*

Inondée d'urine

DES, Premarin & respons(h)abilité multispécifique

*Chapitre 6*

Ensemencer des mondes

Un sac de graines pour terraformer ensemble

*Chapitre 7*

Une pratique curieuse

*Chapitre 8*

Histoire de Camille

Les Enfants du Compost

**CORAIL**

**TROUBLE**

**JEU DE FICELLE**

**DES GESTES SPÉCULATIFS**

**COMPOST**

**NOEUD**

**CHTHULUCENE**

**SYMBIOSE**

**A. – [En parlant d'un milieu physique]**

1. [En parlant d'un liquide] **Qui n'est pas limpide, transparent, qui contient en suspension des particules, des impuretés.** *Boisson, bouillon trouble; eau trouble des fossés. Extrait aqueux de quinquina. Il a une couleur chocolat claire et une consistance un peu molle (...) sa solution est trouble et rouge-brune, assez semblable à une décoction* (KAPELER, CAVENTOU, *Manuel pharm. et drog.*, t. 2, 1821, p. 605). *[Le Mississipi] y reçoit ses principaux affluents, d'abord les eaux formidables du Missouri (...) dont les eaux sont si pures que dix-lieues après leur jonction on les distingue encore des eaux vaseuses, troubles, terreuses, jaunies du Mississipi* (CENDRARS, *Or*, 1925, p. 39).

– *En partic.* [En parlant du vin, de la bière] **Qui présente un état de non-limpidité provoqué par une erreur dans la fabrication (mauvaises conditions de température, d'aération, de fermentation, le plus souvent).** *En même temps que l'aloïau, on servit du bourgogne. Il était trouble. Bouvard, attribuant cet accident au rinçage de la bouteille, en fit goûter trois autres sans plus de succès* (FLAUB., *Bouvard*, t. 1, 1880, p. 48).

– *Loc. fig.* **En eau trouble.** **Dans une/des situation(s) à caractère douteux.** *Lille manquait de tout. On exploitait effrontément. À ces « réguliers » se mêlaient une lie (...) de spéculateurs (...) tous ceux, toutes celles qui s'enrichissent en eau trouble, et que leur hardiesse, leur habitude de vivre en marge des lois, rendaient particulièrement aptes aux « affaires » de ces temps perturbés* (VAN DER MEERSCH, *Invas.* 14, 1935, p. 83).

♦ **Nager\* en eau trouble. Pêcher en eau trouble.** V. pêcher<sup>2</sup>.

2. [En parlant d'un corps transparent] **Qui n'est plus transparent parce que sali.** *La cantinière dormait (...) devant sa petite table chargée de bouteilles vides et de verres troubles* (A. DAUDET, *Contes lundi*, 1873, p. 174). *Berthe, assise auprès d'Hortense [dans l'omnibus], regardait à travers la vitre trouble passer des rues presque oubliées* (CHARDONNE, *Épithal.*, 1929, p. 37).

3. [En parlant de l'œil] **Dont la couleur n'est pas bien définie, qui manque de netteté.** *Le roi (...) n'avait pas l'air bien triste (...) de jolis yeux un peu troubles et dans le regard quelque chose d'irrésolu* (A. DAUDET, *Rois en exil*, 1879, p. 93). – *P. méton.*

♦ [En parlant du regard] **Qui est vague, peu expressif et, au fig., qui manque de franchise, cache des intentions équivoques.** *Le blessé (...) ouvrit (...) les yeux, jeta devant lui des regards troubles, hagards* (MAUPASS., *Contes et nouv.*, t. 1, Hautot, 1889, p. 259). *Sa figure est presque jolie, sous des cheveux blonds coupés en frange, mais son trouble regard mauve, errant, sournois, lit la neurasthénie aiguë, presque la démence* (COLETTE, *Vagab.*, 1910, p. 255).

♦ [En parlant de la vue] **Qui n'est pas net, qui ne permet pas de voir distinctement.** *Synon. brouillé. Ce matin, ma vue est tellement trouble, si brouillardeuse, que j'ai toutes les peines du monde à écrire ce mot* (GONCOURT, *Journal*, 1889, p. 991).

*Empl. adv.* **Voir trouble.** **Avoir la vue brouillée, ne pas voir distinctement.** *J'ai commencé par voir tout bleu, puis j'ai vu trouble; au bout de cinq minutes, je ne voyais plus du tout* (FROMENTIN, *Été Sahara*, 1857, p. 194).

4. [En parlant d'un élément naturel, climatique] **Qui a perdu sa clarté, sa luminosité; qui est gris et nuageux.** **Temps trouble (vieilli).** *2 octobre. Le temps fuit. Le ciel trouble s'emplit déjà d'hiver* (GIDE, *Journal*, 1905, p. 178). *Il n'y avait pas de houle. Le ciel était bas, l'atmosphère trouble, nébuleuse, les nuées de plomb chargées d'éclairs de chaleur, l'eau d'étain* (CENDRARS, *Lotiss. ciel*, 1949, p. 246).

5. [En parlant d'une source lumineuse] **Qui manque d'éclat, de luminosité.** *La petite lampe du plafond versait une lueur trouble* (CARCO, *Équipe*, 1919, p. 68).

6. [En parlant d'une couleur] **Qui manque de netteté.** *Elles sont tantôt grises et tantôt mauves, tes prunelles. Une couleur trouble, pas franche* (MARTIN DU G., *Thib.*, Belle sais., 1923, p. 971).

**B. – Au fig.**

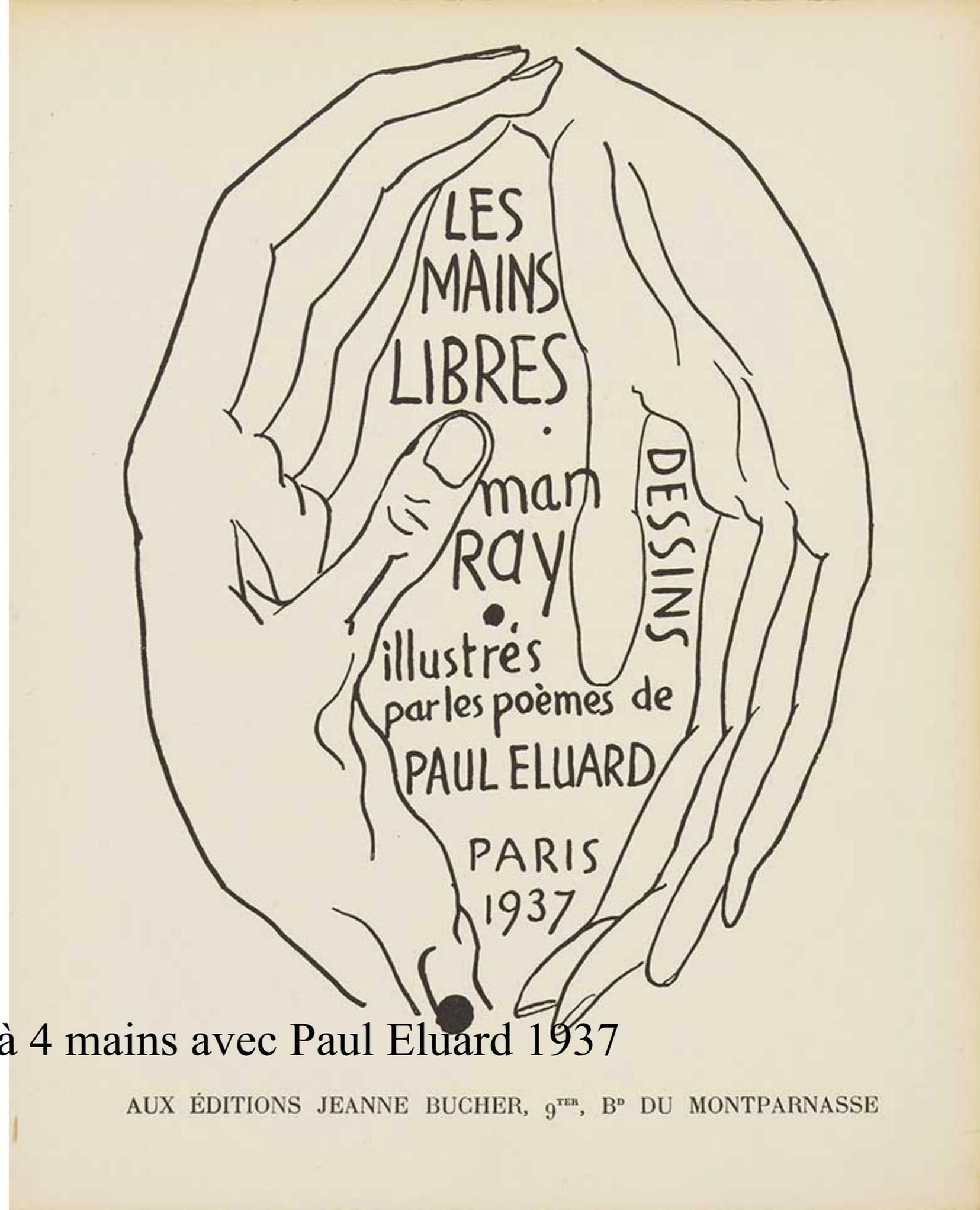
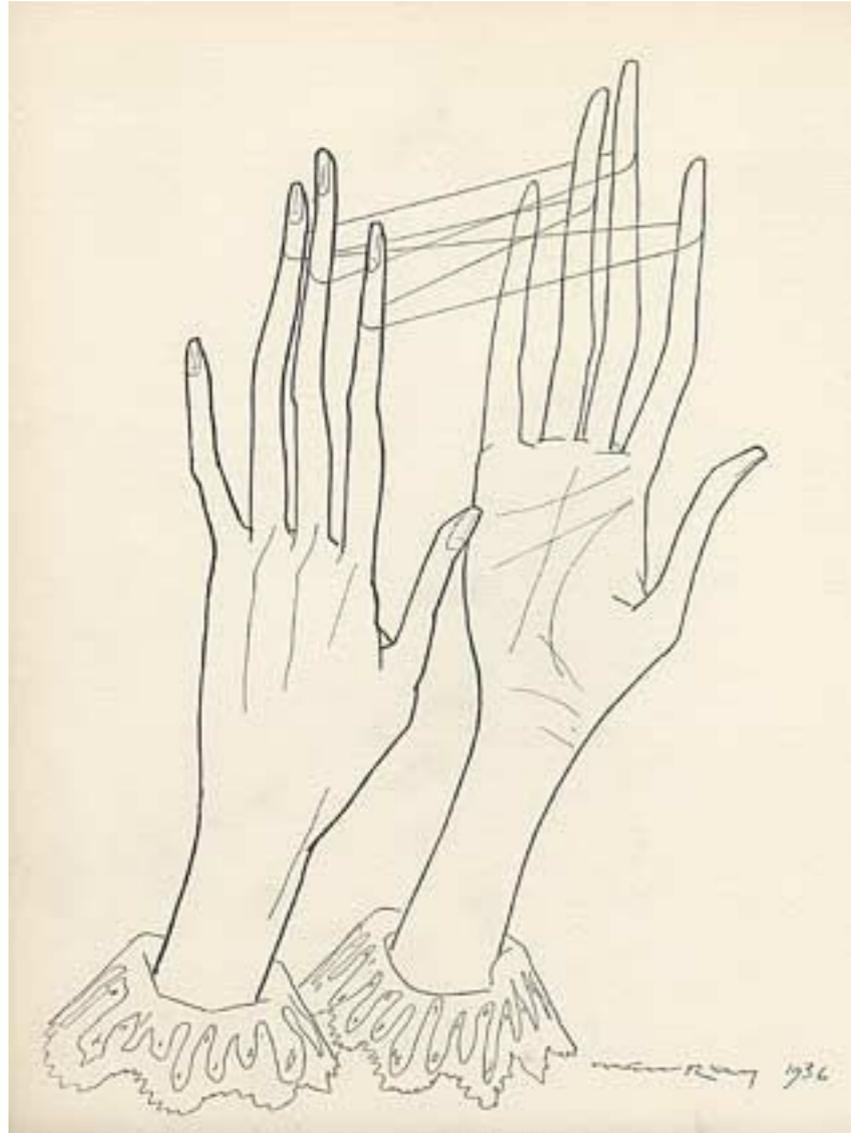
1. [En parlant d'une situation, d'une affaire] **Qui comporte des éléments cachés, suspects.** *Synon. louche<sup>1</sup>. Je l'ai beaucoup intéressé [Gourmont], en lui racontant le mécanisme des affaires (...) la sorte d'affaires risquées, troubles, qu'il y aurait à faire avec certains dossiers Langlois* (LÉAUTAUD, *Journal littér.*, 1, 1906, p. 270). *J'ai voulu l'aimer comme un père et j'en ai été amoureux. Nos bonnes actions sont souvent plus troubles que nos péchés* (AYMÉ, *Vogue*, 1944, p. 86).

2. [En parlant d'une pers., de son caractère] **Qui est difficile à cerner, à définir, et qui apparaît comme louche.** *De son côté, son beau-frère Coleridge, esprit désordonné, bizarre et trouble, s'abîmait dans le gouffre de la métaphysique allemande* (BOURGET, *Ét. angl.*, 1888, p. 163). *Des individus troubles et patibulaires, prêts à toutes besognes, dont on ne sait jamais s'ils émergent à la police ou au crime* (ARNOUX, *Juif Errant*, 1931, p. 26).

3. [En parlant d'un sentiment] **Qui manque de pureté; qui est ambigu, qui contient des éléments plus ou moins avouables.** *Synon. équivoque. Joie, désir, pensée trouble. De ce jour, nos promenades par les bois et les rochers*

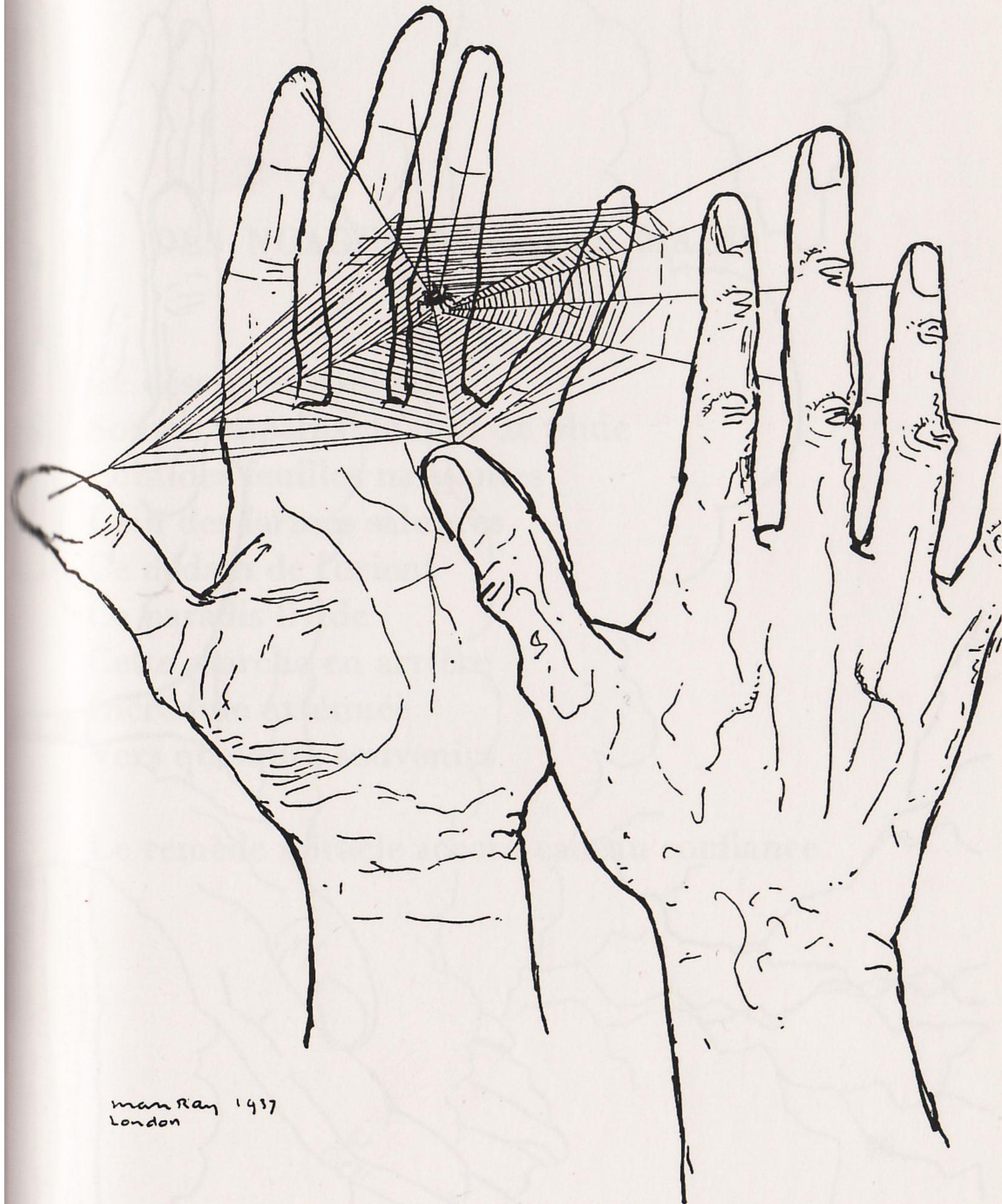


Baila Goldenthal : Paintings : Cat's Cradle

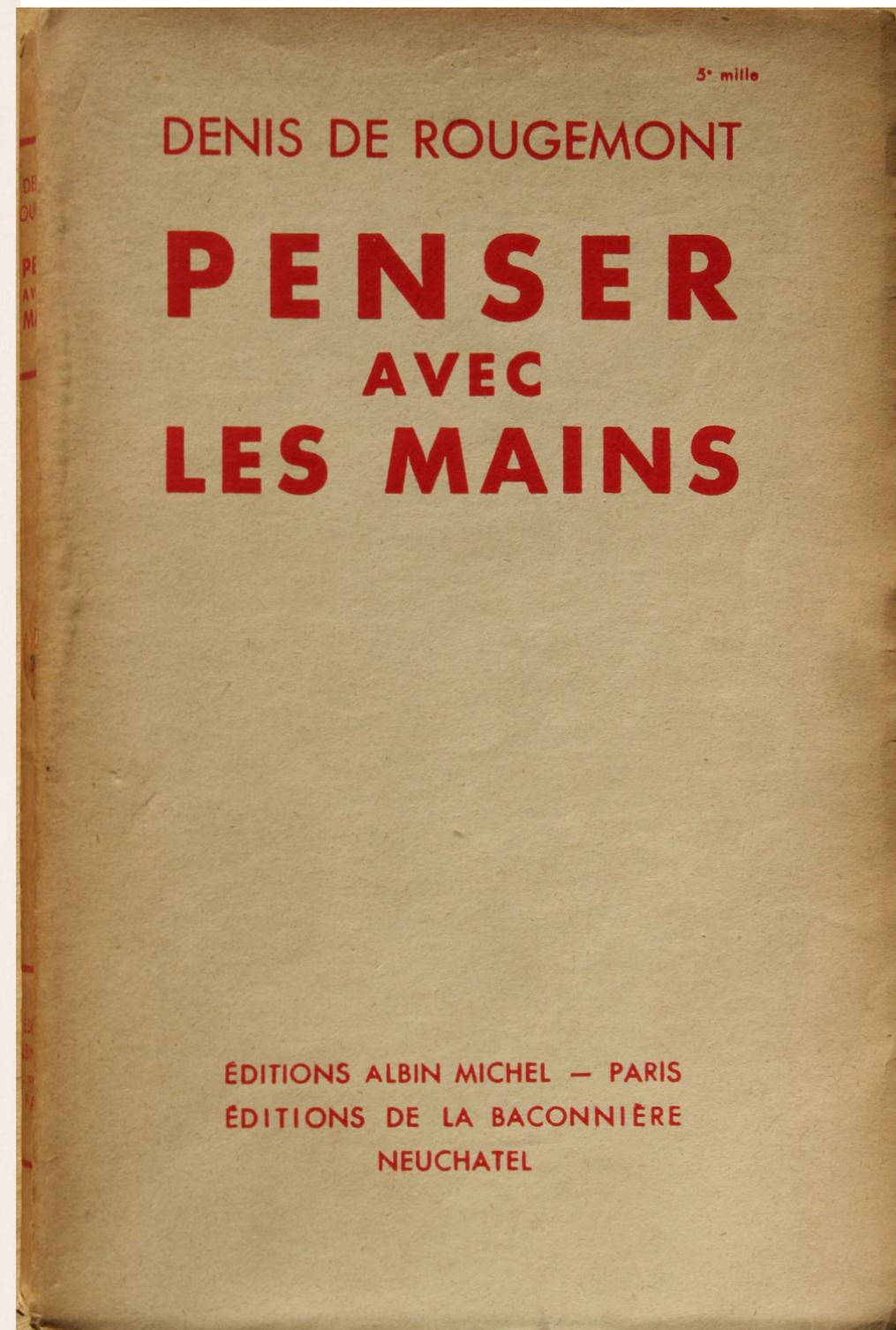


Man Ray / Les mains libres : à 4 mains avec Paul Eluard 1937

AUX ÉDITIONS JEANNE BUCHER, 9<sup>TH</sup>, B<sup>D</sup> DU MONT-PARNASSE



Man Ray 1937  
London



5<sup>e</sup> mille  
DENIS DE ROUGEMONT

**PENSER**  
AVEC  
**LES MAINS**

ÉDITIONS ALBIN MICHEL — PARIS  
ÉDITIONS DE LA BACONNIÈRE  
NEUCHÂTEL



RICHARD SERRA  
HAND CATCHING LEAD 1968

<https://www.dailymotion.com/video/x4lsge>

# Nelson Goodman

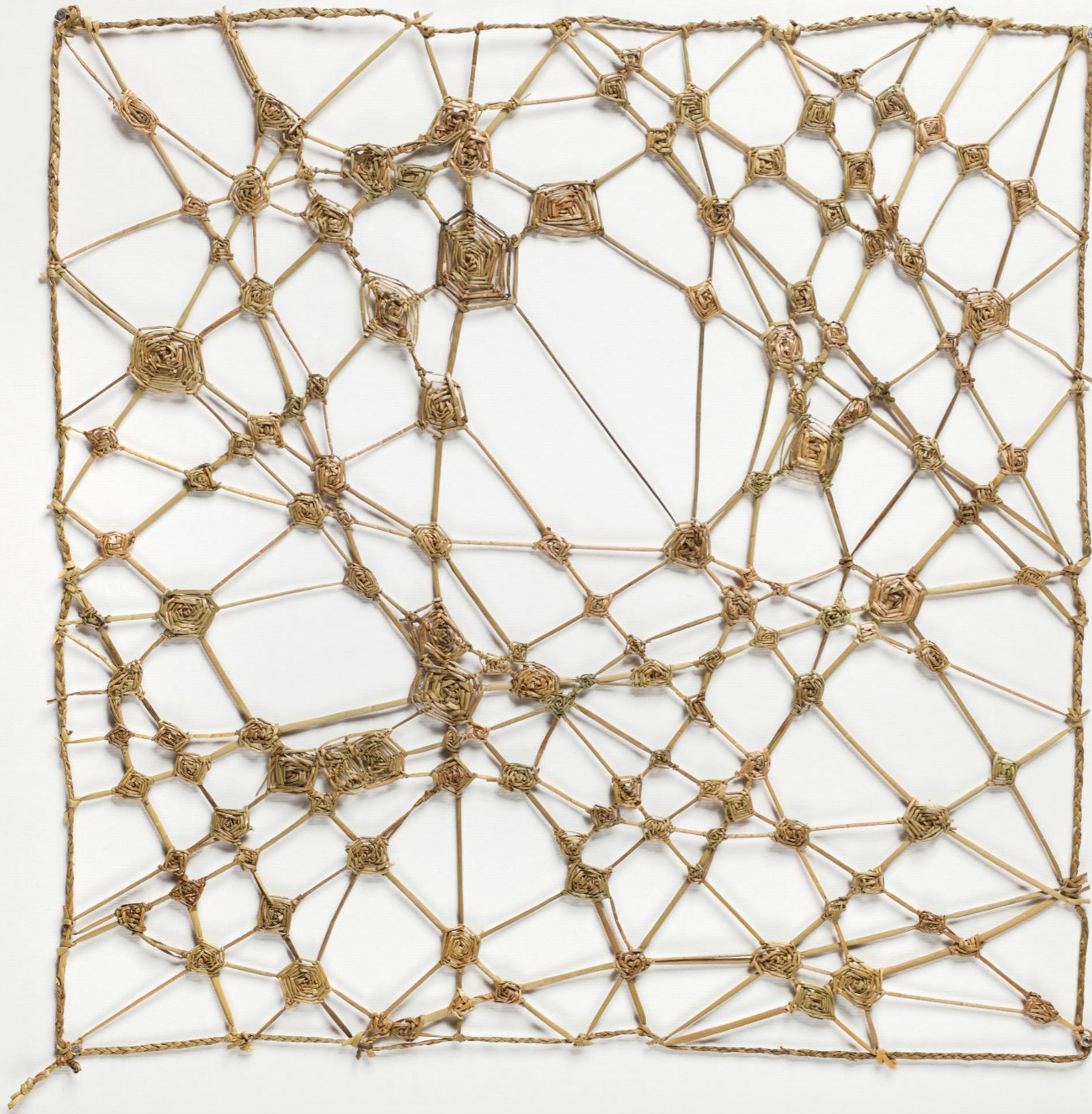
## Manières de faire des mondes



Nelson Goodman, l'un des plus distingués philosophes contemporains, est une des grandes figures du renouveau de l'esthétique par la philosophie analytique.

Dans *Manières de faire des mondes*, il s'interroge sur la croyance commune qui voudrait que les ressources de l'artiste soient plus variées et plus impressionnantes que celles du scientifique. À l'artiste, les modes de référence, littérale et non littérale, linguistique et non linguistique, dénotationnelle et non dénotationnelle, dans la diversité des médias. Au scientifique, une approche strictement linguistique, littérale et dénotationnelle. C'est négliger, par exemple, que la science utilise des instruments analogiques, la métaphore dans le cas de la mesure par exemple, ou bien encore, qu'en physique et en astronomie contemporaines elle parle de charme, d'étrangeté et de trous noirs.

Même si le produit ultime de la science, contrairement à celui de l'art, est une théorie littérale, verbale ou mathématique, la science et l'art procèdent de la même façon dans leur recherche et leur construction.



**MARINETTE CUECO**



<https://www.youtube.com/watch?v=p5QZ5Izv0JE>

# ANTHROPOCÈNE, CAPITALOCÈNE, PLANTATIONOCÈNE

Dans le sous-titre de *Staying with the trouble*, on trouve un terme mystérieux : Chthulucène. Le terme a trois sources : une petite araignée californienne, *Pimoida Cthulhu*, dont Haraway reprend le nom en le croisant avec le terme grec *chthonos*, qui fait référence aux forces et créatures chthoniennes, c'est-à-dire aux créatures de la terre, des profondeurs, aux forces rhizomatiques qui se ramifient et qui se lient. « Cène » vient aussi du grec : *kainos* renvoie à une temporalité présente, que Haraway dit « épaisse ». Dans un des entretiens du livre, elle définit donc le Chthulucène comme « un temps épais pour les chthoniens » (p. 74). Ainsi formulée, cette définition est obscure et inaccessible : *Habiter le trouble avec Donna Haraway* la déplie et l'éclaire.

## CHTHULUCENE

À première vue, on pourrait penser que Haraway veut « introduire un nouveau protagoniste dans les équations du désastre écologique » (p. 91 ; p. 287), à côté de l'Anthropocène, du Capitalocène et du Plantationocène. Ce ne serait pas étonnant : Haraway a souvent soulevé le caractère masculiniste et empreint d'exceptionnalisme humain du terme Anthropocène<sup>7</sup> et, comme de nombreux·ses penseur·es décoloniaux·les<sup>8</sup>, elle critique le silence de ce terme quant à l'imbrication de la dévastation écologique et des histoires racistes, esclavagistes et coloniales. Cette imbrication est soulignée par le terme Plantationocène<sup>9</sup> que, aux côtés du terme Capitalocène, Haraway privilégie par rapport au terme Anthropocène. Pourquoi, alors, ne pas s'en tenir à « Capitalocène » et à « Plantationocène » ? Pourquoi introduire le terme « Chthulucène » ?



une petite araignée californienne, *Pimoida Cthulhu*

## PEUPLER NOS IMAGINAIRES D'AUTRES HISTOIRES

Le Chthulucène est un temps « qui a été, qui est toujours, et qui pourrait encore être » (p. 74 ; p. 288). En effet, dans la mesure où des mondes ont déjà connu de nombreuses destructions, les histoires dans lesquelles des êtres humains et non humains persévèrent dans les ruines ne sont pas à venir : elles ont déjà eu lieu, ont encore lieu et ont des chances d'avoir encore lieu. Puisque le récit du Progrès est une des cibles du texte de Haraway, son geste consiste aussi à mettre en échec la dimension linéaire de sa temporalité. C'est pourquoi, la temporalité du Chthulucène « ne va pas du passé vers le présent et le futur » (p. 74) : elle désigne plutôt « un présent épais » (p. 74). Cela signifie, comme le montre Julien Pieron, que la temporalité du Chthulucène doit être pensée de façon verticale : passé, présent, futur sont comme des couches, des strates qui reposent les unes sur les autres et se nourrissent les unes des autres. C'est en ce sens que le motif du compost est central dans le dernier ouvrage de Haraway (p. 316) : « nous sommes toutes du compost »<sup>13</sup>. On comprend alors mieux pourquoi Haraway utilise le terme « chthonien·nes », êtres de la terre humains et non humains : nous sommes constituées par des passés qui ne sont pas derrière nous, mais qui sont « le sol sur lequel nous nous appuyons, comme une réalité qui n'est pas inerte, morte ou disparue, mais qui peut de temps à autre faire surface » (p. 283). Pour le dire autrement : Haraway cherche à rendre visibles les diverses histoires qui se sédimentent dans une situation ou dans un corps. Comme elle

FABLES

FABULATIONS

AFFABULER

INVENTER DES HISTORIES ET DES RÉCITS

INTERDISCIPLINARITÉ

MULTIDISCIPLINARITÉ

AUSSI MULTISPÉCIFIQUE

SYMPOÏÈSE

POIÈSE : CRÉATION

SYMPOÏÈSE : CRÉATION **AVEC**

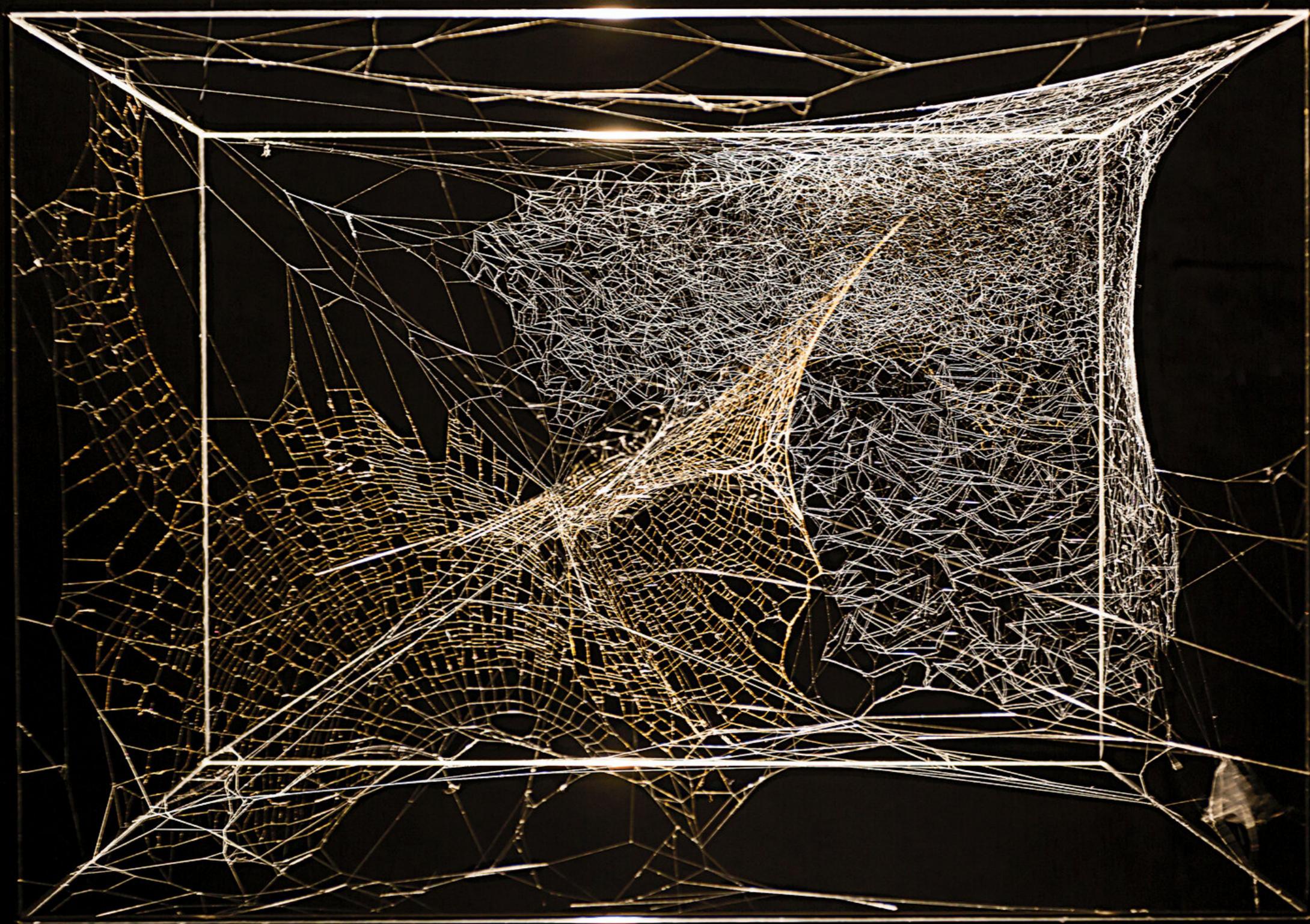
« Manière de penser avec une foule de compagnons dans une sympoïèse d'enfilage, de feutrage, de nouage, de pistage et de triage »



**Tomás Saraceno est né en 1973 à Tucumán en Argentine.**



Palais de tokyo 2018





<https://palaisdetokyo.com/exposition/carte-blanche-a-tomas-saraceno/>

« Le Chthulucène, toujours en cours et inachevé, doit ramasser les ordures de l'Anthropocène et de l'extermination du Capitolocène.

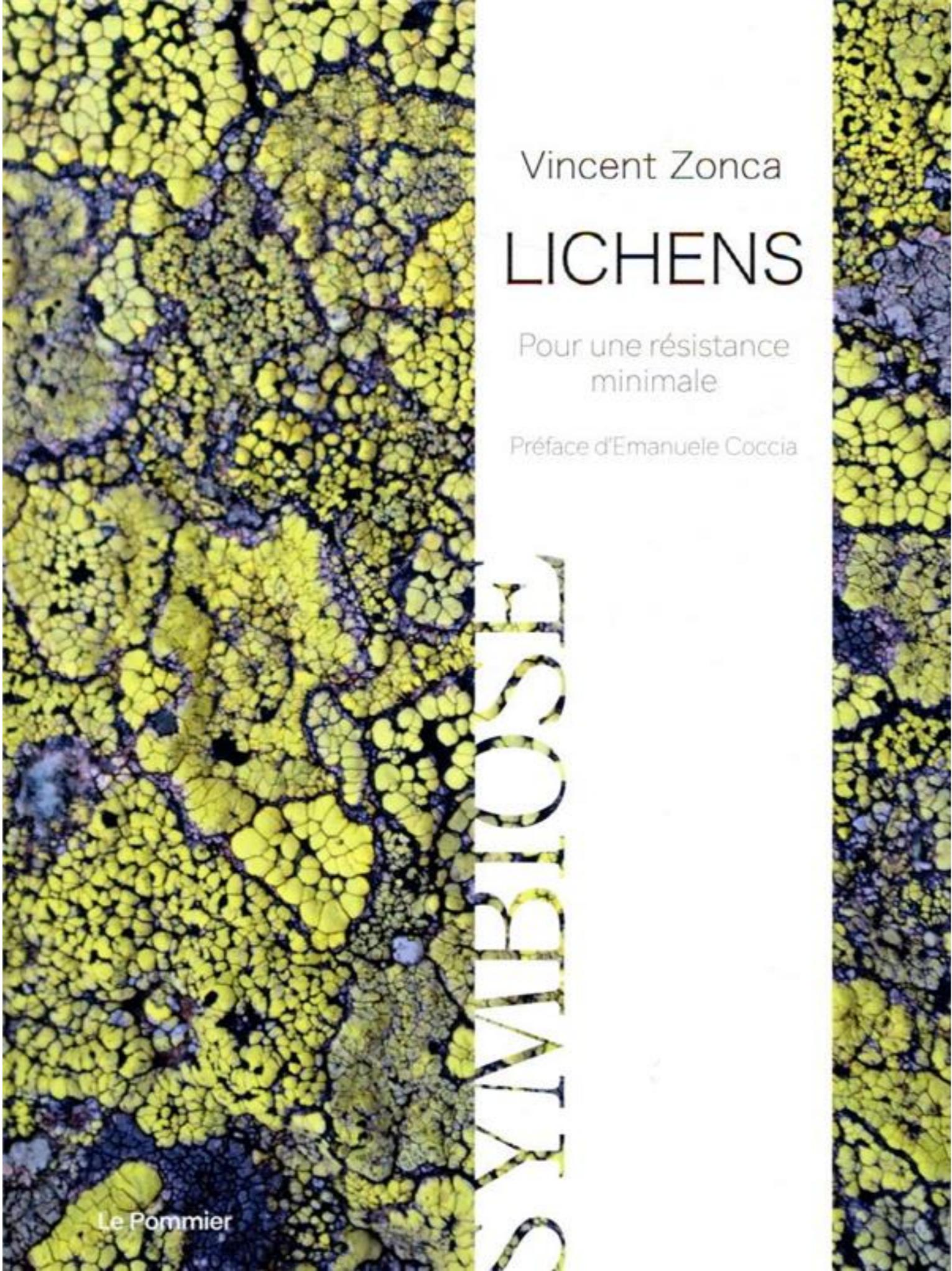
Il doit, tel un jardinier fou, tailler en lamelles, mettre en lambeaux et former avec tout cela les couches d'un tas de compost beaucoup plus chaud pour les passés, les présents et les futurs encore possibles »

Exercice d'explication

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/serie-donna-haraway-philosophe-cyborg>

Écoute et discussion semaine prochaine

## **2/ Vivre avec le trouble / Donna Haraway 2**



Vincent Zonca

# LICHENS

Pour une résistance  
minimale

Préface d'Emanuele Coccia

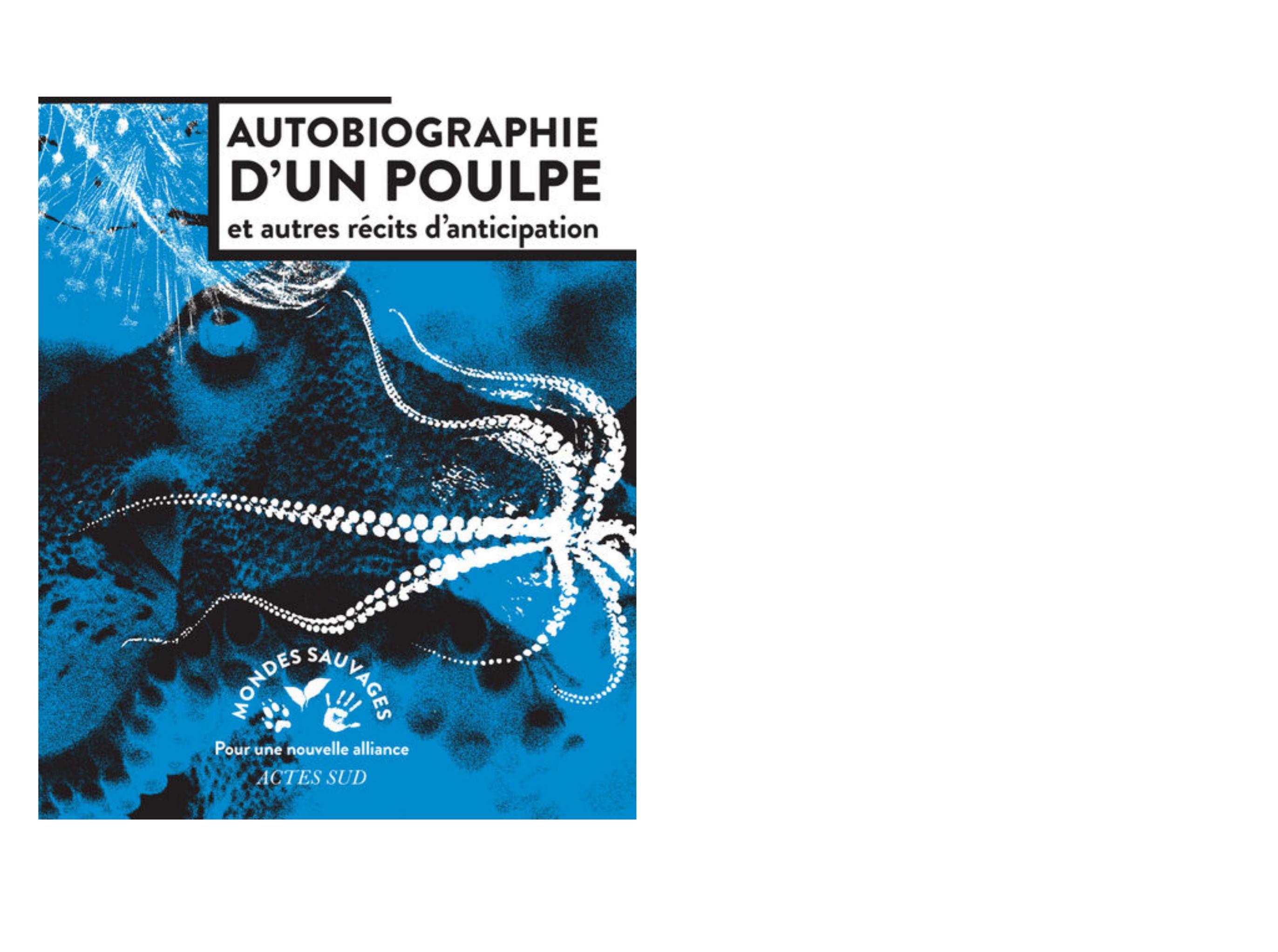
SYMBIOSIS











**AUTOBIOGRAPHIE  
D'UN POULPE**  
et autres récits d'anticipation

MONDES SAUVAGES

Pour une nouvelle alliance

*ACTES SUD*

<https://www.arte.tv/fr/videos/057123-051-A/hicham-berrada/>

<https://www.hichamberrada.com/>





Hippocampe dans les algues

*vers 1934*

Épreuve gélatino-argentique d'époque

© Les Documents Cinématographiques / Archives Jean Painlevé

● EXPOSITION

# JEAN PAINLEVÉ

## Les pieds dans l'eau

Du 08 juin au 18 septembre 2022

*Jeu de Paume - Paris*

RÉSERVER



<https://jeudepaume.org/evenement/jean-painleve/>



Pierre Huyghe, « Exomind (Deep Water) », 2017, concrete cast with wax hive, bee colony, figure: 72×60×79 cm, beehive dimensions vary  
Courtesy of the artist, Winsing Art foundation and Taipei Fine Arts Museum